

Michel BARBOT  
Kenza BOURJA\*

# Le système lexical de l'arabe classique

Structures de surface et structures profondes

## Avant-propos

Le bel accueil réservé à l'analyse du mot coranique *sirāt* - réintégré dans son arabité - lors du Colloque International d'Etudes Persanes *Images et représentations en terre d'Islam* (Université de Strasbourg-II, février 1994, org. Pr. H. Beikbaghban) et, plus généralement, l'ouverture d'esprit exemplaire qui a permis aux Iraniens de briller de tout temps dans les sciences et les arts, nous encouragent aujourd'hui à confier à *Luqmān* les fruits d'une exploration méthodique abordée au milieu des années cinquante. De Sībawayh à Ibn Fāris et

---

\* M. Barbot a enseigné (de 1959 à 1989) à l'Université d'Alger, aux Langues Orientales (INALCO) et à l'Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) de Paris, enfin à la Sorbonne (Paris-IV). Depuis 1989, il enseigne à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg où il dirige le Département d'Etudes Arabes et Islamiques.

Mme K. Bourja, enseignante et chercheuse marocaine, travaille actuellement sur l'*ibdāl* et contribue aux relevés lexicographiques qui fondent la théorie du *Naht 'akbar*.

Fīrūzābādī, si grande a été la part iranienne dans la défense et illustration de la langue arabe qu'il nous apparaît naturel de publier ce qui suit aux Presses Universitaires d'Iran. Comprendre toujours mieux cette langue à vocation universelle est un idéal méritoire pour tous, car, nous le savons, elle a été appelée par l'ultime prophétie de l'Islām à propager l'esprit aux quatre points du monde. Ce qu'elle fut au Moyen Age - alliage de clarté entre science et conscience, messagère d'union entre l'Orient et l'Occident - redeviendra réalité si, avec l'outillage intellectuel des temps modernes, nous lui en donnons les moyens.<sup>1</sup> Nous offrons donc ce modeste travail de réflexion à tous ceux qui pourront y trouver l'inspiration et le courage de persévérer.

### Introduction

**Une hypothèse extra-linguistique:** C'est par nos mots que nous disons les choses, que nous approchons l'indicible. Et dans le même temps, ils disent ce que nous sommes, notre existence fugace, notre intimité. Nos discours s'envolent; la langue qui les formula demeure, telle un miroir où se graverait nos instantanés. L'arabe préislamique, privé d'écriture, a fixé l'image de ceux qui le parlaient. Nous avons donc fait l'hypothèse que par *delà les récits et poèmes hérités de la Jāhiliyya, il est possible de retrouver, au cœur du système, le regard sur les choses des anciens Arabes*. Ce peuple sans frontières qui, venu de la Péninsule, parcourait les steppes du Moyen-Orient, fondait des royaumes aux marches des empires byzantin et sassanide, naviguait sur les Golfes, franchissait mers et océans, s'en allait commercer sur les côtes du Sind, du Hind, de l'Insulinde, et puis s'en revenait, chargé comme Sindbad d'expériences et d'observations dont l'arabe classique gardait trace à jamais.

---

1. Cf. ʿizz al-Dīn al-Tanūhī, éd. du *Kitāb al-ʿibdāl* d'Abū l-Ṭayyib al-Luḡawī (m. 351 hég.), Damas 1960, Introd. p. 17, regrettant que les Anciens n'aient pas disposé des moyens modernes d'investigation dans leurs recherches sur les trésors de *l'ibdāl*.

Cette hypothèse ne pouvait trouver confirmation dans la morphologie et la syntaxe, à peine dans les articulations variables d'une tribu à l'autre. Les morphèmes organisés en schèmes (S) ou formules d'insertion de voyelles et consonnes à signifié grammatical entre les consonnes des racines (R), ne pouvaient guère nous renseigner sur la culture arabe. La catégorisation du monde opérée par la morphologie, comme la rationalité imposée par la syntaxe à l'ordre du discours, ne sont qu'épures abstraites, schémas régulateurs, au regard des formes infiniment plus complexes et fluctuantes que prend le Sens incarné dans les mots. C'est sur le complémentaire du Schème – la Racine – et sur le Tout où ils s'intègrent – le Mot – que l'enquête devait porter. Le lexique était-il une masse sédimentaire accumulée du fond des âges, un agrégat de signes enchevêtrés dont l'organisation se réduirait aux règles inférées par les grammairiens: dérivation, flexion, mise en ordre phrasique? A ce stade initial, nous avons postulé que *le lexique est lui aussi un système et que son organisation est le reflet structuré en langue d'un univers de représentations*: la culture arabe des origines, le terreau nourricier de l'Islam, support de la Révélation mais aussi de la *hidāyat* – “la guidance divine”, – médiateur d'élection entre la matière et l'esprit, le monde d'ici-bas et le monde à venir.

Notre analyse reposant sur des preuves et des critères rationnels, nous n'irons pas ici plus loin dans cette direction globalisante, quoiqu'elle seule explique à nos yeux le miracle langagier du Coran, l'aptitude essentielle de l'arabe à l'esthétique dans la rigueur et la précision dénominales (cf. al-Bīrūnī), son expansion fulgurante hors de la Péninsule et son prestige inégalé dans l'ensemble du monde, son renouveau depuis deux siècles, sa réappropriation par des peuples colonisés qui y retrouvent leur fierté et leur identité, son admission récente au rang des langues internationales, sa rénovation indéniable – tous gages d'avenir et de pérennité que des facteurs exclusivement matériels ne sauraient valablement décrire et surtout expliquer.

**La quête du système:** C'est aux faits d'ordre structurel que se consacre ici notre réflexion. Nous avons passé en revue l'ensemble des signifiés lexicaux et nous en avons retenu pour l'exemple plusieurs dizaines de concepts dominants. Les données sont en cours d'analyse et d'enregistrement. Des champs notionnels se dégagent déjà. Ils manifestent une remarquable organisation dont nous avons le sentiment mais non la connaissance. La preuve est établie par des recouplements sans nombre que *tout mot arabe* – fût-il considéré par la tradition comme relevant d'exceptions (*šawādd*)<sup>2</sup> – *est étroitement corrélé au reste du système*. Les dizaines de milliers de termes analysés ont conduit à des centaines de synthèses particulières. Il nous est permis désormais, avant leur publication intégrale, d'affirmer que *le lexique arabe est un système structuré à deux niveaux*.<sup>3</sup>

Nous entendons par cette dichotomie signaler la différence de perspective qu'on désigne en arabe par le *ẓāhir* "l'extérieur, l'apparent" et le *bāṭin* "l'intérieur, le caché". Signifiants et signifiés lexicaux fonctionnent différemment selon que le locuteur/auditeur opère avec la compétence (parfois consciente) qui gère les faits de surface, ou avec celle (inconsciente) qui

2. Le terme *εaBanJaR* "gros, épais", dépourvu de racine, construit pourtant sur le schème productif (et expressif) *FazanLaC*, est corrélé à de nombreux termes dont les racines comportent par ex. un **N** radical (ex.  $\sqrt{\varepsilon\mathbf{BN}}$ ,  $\sqrt{\mathbf{HBN}}$ ,  $\sqrt{\mathbf{BNN}}$ , etc.) ou le segment **-BJ-** ( $\sqrt{\mathbf{HBJ}}$ ,  $\sqrt{\mathbf{BJR}}$ , et quelque 24 autres porteuses du sème "grosseur, corpulence"). Cf.  $\sqrt{\mathbf{MJR}}$  en n. 63. Les quadri- et quintilitères ( $\sqrt{4}$ ,  $\sqrt{5}$ ) ne sont pas des hybrides étranges, sans rapport direct avec la normalité, mais des nœuds plus complexes que d'autres dans le tissu lexical. Ils entrent à part entière dans la combinatoire. Faisant appel à plus d'éléments - donc de relations - que  $\sqrt{3}$ , ils n'en sont que plus représentatifs.

3. Malgré certaines apparences, ni la terminologie ni le formalisme ne sont d'esprit générativiste. Toute ressemblance avec les approches déculturées de N. Chomsky et de ses épigones est, par nature, fortuite. Il ne s'est agi, ni de faire entrer le lexique arabe dans des constructions préexistantes (structuralisme, fonctionnalisme, grammaire générative ou transformationnelle...), ni de leur emprunter des fragments théoriques par élection utilitaire. Ce serait un jeu vain de chercher ici par ex. des règles de réécriture ou de transformation.

sous-tend les mêmes faits en profondeur.<sup>4</sup> Ainsi, pour l'analyste, décider par ex. si un mot, un signifié "dérive" ou non d'une racine, être influencé par le sentiment qu'on a de cette dernière et expliquer par elle les signifiés qui visiblement s'en écartent, concerne la morphosémantique de surface. Mais lorsqu'il s'agit de découvrir ce qui relie les mots, les signifiés entre eux et en font un système, cela relève du sémiotique et concerne les structures profondes.

### Première partie: Structures de surface

**Le système racine-schème:** Le mot arabe décrit par les grammairiens traditionnels et les orientalistes,<sup>5</sup> se décompose canoniquement en:

MOT = RADICAL (RAD) + FLEXION (FL)

SCHEME (S) = THEME (TH) + FL

RAD = RACINE (R) + TH

( $F, \varepsilon, L$  désignent clairement la place et l'ordre des consonnes radicales de **R**, intercalées entre les morphèmes de **S**). Dans le mot *ya'kulūna* "ils mangent", RAD = 'KuL se décompose en **R** = √'KL et TH =  $F\varepsilon uL$ . Le schème **S** = *yaFεuLūna* se décompose, lui, en TH =  $F\varepsilon ul$  et FL = *ya ... ūna*. Le radical 'KuL est l'intersection de tous les termes du paradigme flexionnel de √'KL conjugué aux modes de l'inaccompli (sauf l'impératif où, par chute de ', il est réduit à *KuL*). Il signifie le fait de manger, inachevé selon le locuteur (aspect dit inaccompli).

Ce qui importe à ce niveau, c'est *l'intrication* des composants du mot en sémitique: le fait qu'alternent sur l'axe du temps

4. Les distinguer par les préfixes *macro-* et *micro-* eût créé des ambiguïtés terminologiques avec des appellations passées dans l'usage; nous les avons écartés.

5. On peut se référer à M. Barbot, "La structure du Mot en arabe littéral", *Modèles linguistiques* 24 (1990), pp. 7-32. Le présent article est susceptible de rectifier certains points de vue que l'auteur ne partagerait plus.

des groupes morphématiques cumulés par rémanence en **S** et des consonnes (voire des sonantes) radicales cumulées par rémanence en **R**. D'où la *discontinuité* de surface.

Complémentaires des morphèmes interstitiels, *les suites discontinues de radicales apportent à chaque vocable une signification qui, en intégrant les valeurs grammaticales de S et celles fournies par l'usage du mot en phrase et en discours, aboutit en langue à un signifié lexical*. Les morphèmes de **S** sont connus, mais les autres paramètres de la signification en langue le sont beaucoup moins. Ils ont fait l'objet d'examens parcellaires d'où émanent souvent apories et contradictions. En rassemblant sous une même entrée les mots de schèmes différents et de consonantisme radical identique, les lexicographes ont fait ressortir la *polysémie* dominante du vocabulaire. Non seulement les racines pour la plupart, mais encore la majorité des mots se caractérisent par des signifiés plus ou moins disjoints que seul le contexte de discours et d'énonciation (*siyāq*) permet d'identifier.<sup>6</sup> Aucune réponse théorique ou pratique n'a été apportée à ce fait structurel particulièrement développé en sémitique, et qui devient insoluble si on incarcère le système lexical derrière les doubles grilles de **R-S**.

Au lieu d'inspirer une théorie adéquate induisant une méthode d'approche exhaustive, la polysémie est demeurée pour l'essentiel hors du champ d'analyse traditionnel. Il ne suffit pas de savoir que le contexte aide les locuteurs à la surmonter, puis d'en inférer qu'elle n'existe pas en discours. Et il serait aveugle de l'attribuer à une mauvaise lecture, traduction ou interprétation des rubriques de dictionnaires; on se priverait aussitôt d'en découvrir un jour les secrets. Dieu merci, la profusion inégalée du lexique arabe a donné lieu, depuis les premiers siècles de l'Hégire, à une irremplaçable somme d'inven-

6. Cf. entre autres al-Jurjānī. Certains (dont Atallah-Ayache, CRAL, 1972, p. 31) voient la polysémie d'un mot en corrélation avec sa fréquence d'emploi. Outre qu'il faut le prouver, cela n'apporte rien au plan sémantique - ce qui est ici comme ailleurs essentiel.

taires (champs lexicaux, antonymies, alternances et métathèses radicales, etc.) qui offrent leur matériau classé et dégrossi aux synthèses de notre temps. Cependant, la science grammaticale, toute développée qu'elle soit, est restée au stade de l'*ištiqāq* (dérivation) dans son classement du vocabulaire: la petite dérivation (*i. ṣajīr*) ou système Racine-Schème; la grande dérivation (*i. kabīr*) ou rapports entre mots de racines apparentées par les articulations de leurs radicales; la dérivation maximale (*i. 'akbar*) due à Ibn Jinnī, disciple d'Abū ʿalī l-Fārisī, ou conception d'une signifiante partagée par tout groupe de 3 consonnes, quel qu'en soit l'ordre dans le mot. Ces théories morphologiques n'apportaient rien à notre recherche de la structuration du sens, de la vision arabe du monde. Mais le système **R-S** le pouvait-il ?...

**Critique de R-S:** Attachés aux faits de surface, certains s'en sont pris au système **R-S**,<sup>7</sup> voulant le replacer dans une perspective moins statique, plus proche du dynamisme des mots et de leur construction en phrases et en discours. Il est patent qu'on ne peut faire porter par une racine une signification générale et abstraite, et moins encore un concept. Comme on l'a remarqué, la racine n'est au fond que "le résultat des rapports associatifs et syntagmatiques qui l'actualisent": P. Larcher propose donc "d'organiser le lexique de l'arabe classique (par) une utilisation extensive des rapports syntagmatiques de Saussure (totalement négligés par les arabisants) [sic] et une utilisation intensive de ses rapports associatifs, i.e. paradigmatiques (abusivement limités par les arabisants à deux parmi beaucoup d'autres)".<sup>8</sup>

7. Ainsi C. Brockelmann ou J. Lecerf (pour un temps); plus récemment des générativistes (dont H. Broselow à partir de brèves enquêtes sur quelques mots dont des "locuteurs natifs" n'auraient su extraire la racine), mais non pas tous: G. Bohas, dans le *BEO* 43 (1991) et 45 (1993), parle de racines bilittères, de "concept attaché" à telle racine, etc.

8. "Où il est montré qu'en arabe classique la racine n'a pas de sens et qu'il n'y a pas de sens à dériver d'elle", *Arabica* 42 (1995), pp. 291-314 (citation pp. 312-3).

Cette critique est pertinente au niveau de surface, quoiqu'elle opère mot après mot, vise au classement de chacun dans une catégorie morpholexicale (déverbatif, dénominatif, délocutif), mais n'illustre son voeu de "construire un objet "langue" intégrant le mouvement du discours" (repris à E. Benveniste) que par une distinction syntaxique entre *sallama εalay-hi* "saluer qqn." et *sallama-hu min-hā* "préserver qqn. de qqch.". Nous montrerons que l'essentiel des rapports dits syntagmatiques réside, au plan du lexique: 1° moins dans les constructions syntaxiques - faits de surface - qu'en structure profonde; 2° dans les corrélations sémiotiques où s'inscrit chaque signifié lexical et qui couvrent l'ensemble du système, défini notamment en champs interconnectés. La morphosyntaxe reste largement défrichable, mais le sémiotique et sa structuration en langue ont tout à nous apprendre.

**Deux interprétations des propriétés de R-S:** La face grammaticale des mots de même schème est une *suite ordonnée* (propriété a) *de morphèmes combinables* (propriété b), c'est à dire appelés à former dans d'autres séries de mots d'autres combinaisons. La face complémentaire (**R**) de mots de même consonantisme (non grammaticale, donc notionnelle) est à son tour appelée à être *ordonnée (a')* et *combinable (b')*. Ergonomiquement parlant (cf. n. 46), la propriété (a') s'impose à **R**, et seul l'*ištiqāq 'akbar* a osé la mettre en cause, mais sans grand succès. Nous démontrerons arithmétiquement (3e p., §A) que les perturbations affectant la pertinence de l'ordre d'articulation des radicales, sont en majorité des faits de surface sans correspondants en structure profonde.

Quant à la combinabilité de **R** (b'), elle ne cesse d'inspirer des hypothèses récurrentes sur l'*origine bilittère des trilittères*.<sup>9</sup>

9. Cf. Atallah-Ayache, *Les verbes quadrilitères* (Nancy, CRAL, 1981), p. 116. Cf. la thèse d'Ahmad Fāris al-Šidyāq, dans son *Sirr al-layāl fi l-qalb wa-l-'ibdāl* (cité par al-Tanūhī, *op. cit.*, Introd., pp. 10-11) sur le passage des racines sourdes Fεε aux trilittères par 'ibdāl, c'est-à-dire par substitution d'une 3e consonne au second élément de la consonne géminée (cf. l'erreur d'Ibn Sīdah n. 28) "pour nuancer le sens". Ex. →

De plus, l'analyse traditionnelle, observant depuis onze siècles et plus des empiètements de l'expression et du contenu entre mots trilitères et quadrilitères, dérive les seconds des premiers: soit par l'affixation de consonnes sans signification (les *zawā'id* - homonymes fâcheux des augments morphématiques relevant de **S**), soit par la composition (*naḥt*) à partir de deux (voire trois) racines préexistantes.<sup>10</sup> Elle circonscrit, autant que faire se peut, une intersection de l'expression et du contenu, en excluant hélas ses complémentaires: une fois défini un sémantisme commun, il n'est plus tenu compte des autres significés lexicaux. Ceci a été démontré en détail sur des racines telles que  $\sqrt{\text{HRJM}}$  et  $\sqrt{\text{D}\epsilon\text{LJ}}$ .<sup>11</sup>

La conception dominante de l'élargissement des trilitères en quadrilitères amène certains à affirmer que le quadrilitère simple n'existe pas ("quel que soit le mode de développement, il s'agit au départ d'un trilitère");<sup>12</sup> ou encore: "le vrai quadri-

← *gamma* engendrant *gamata*, *gamada*, *gamara*, etc. avec la valeur commune "cacher, couvrir"... Cet *'ibdāl* devient une *ziyadāt* - en cours de citation. Son origine onomatopéique est également déclarée chez lui, comme jadis dans les *Haṣā'is* d'Ibn Jinnī: nouvel avatar du *Cratyle* de Platon...

10. Atallah-Ayache, *op. cit.*, p. 117 estiment que "l'élargissement du trilitère en quadrilitère se serait produit, la plupart du temps, par adjonction d'une lettre [sic] au milieu ou à la fin du mot", avec prépondérance des liquides et de *mīm* sur les autres consonnes, et de l'infixation sur la suffixation. Ni le choix ni la place des ces augments ne sont évidemment expliqués - quoique cela s'imposât - dans le cadre **R-S** où raisonnent les auteurs.

11. M. Barbot, *Du mot arabe en tant que document archéologique*, Heidelberg 1994 (sous presse); *Min 'aṣālat- al-juḍūr 'ilā juḍūr al-'aṣālat-. Nazariyyat- al-Naḥt al-'akbar*, Actes du Colloque International sur *La contestation de l'acquis en langue, en littérature et dans la pensée*, Tunis 1996 (sous presse); *Naḥwa ṣamīm kanz al-luḡat-*, Actes du Colloque International de l'Institut National Supérieur de Civilisation Islamique, Oran 1996 (à paraître).

12. Atallah-Ayache, *op. cit.*, p. 133. *Ibid.*, p. 129: "dans 71,44% des cas le verbe quadrilitère aschématique [= à 4 consonnes différentes] n'est pas un verbe simple." Ce pourcentage à deux décimales (!) correspond 1° à un corpus d'où sont exclues (pour trop grande complexité) les racines ayant une dérivation *iFεanLaCa* III et/ou *iFεaLaCCa* IV

littère n'existe pas en arabe [...] (II) se forme à partir d'un bilittère ou d'un trilittère."<sup>13</sup> Cette réduction traditionnelle de la combinabilité de **R** à des faits d'affixation ou d'effacement de radicales (cf. l'*ištiqāq kabīr*), et à quelques cas chichement reconnus de composition, culmine de nos jours avec les thèses d'A. Roman (réaffirmées avec force dans un entretien récent):

1- Une langue n'a qu'un seul système de nomination.

2- Les racines sont, ou bien monolittères, ou bien trilittères, - cette catégorie ayant été choisie par la langue parce que les combinaisons potentielles de 3 consonnes étaient par leur nombre les mieux adaptées aux besoins de nomination.

3- Les quadrilittères sont en marge du système de nomination: ou bien jeux de langage (sic), formes expressives obtenues, soit par reduplication de groupes de 2 consonnes ( $Fa\varepsilon Fa\varepsilon a$ ) plus ou moins onomatopéiques, soit par dissimilation de schèmes trilittères (ex.  $Fa\varepsilon\varepsilon aLa > FaR\varepsilon aLa$ ); ou bien emprunts étrangers (ex.  $TaRJaMa\dots$ ).<sup>14</sup>

← (mais pas toutes!); 2° à des affirmations de *ziyādat*- qui ne résistent pas à notre analyse séquentielle (ex.  $\sqrt{HRJM}$  et  $\sqrt{D\varepsilon LJ}$ , passim); 3° à un a priori contre le *naħt* par croisement de deux termes qui le réduit à 4 cas et le fait donc déclarer "marginal" (*loc. cit.*). Voir en revanche notre n. 2 sur la non-marginalité de  $\varepsilon aBanJaR$ . Dans la mesure où l'on aurait foi encore dans l'élargissement, on ne peut que réviser fortement à la baisse les chiffres donnés p. 119 dans un "Tableau des lettres ajoutées" qui "ne tient pas compte des cas qui présentent deux ou plusieurs possibilités [...] (,) retranchés des correspondances évidentes ou probables afin de faciliter la présentation en tableau" (p. 118). De plus, ces statistiques se basent sur les chiffres d'un corpus limité à 1096 verbes, excluant plus de 50% de quadrilittères sur des critères discutables (dont le refus des données de Kazimirski, accusé d'accueillir des formes de l'Occident musulman, alors que celles de B. Boustani sont évidemment bienvenues...).

13. M. Chouémi, *Le verbe dans le Coran*, Paris 1966, p. 229. Il n'a donc foi que dans la *ziyādat*-, puisqu'il déclare le *naħt* "incompatible avec la nature même de la langue arabe." L'arabisant Ch. Pellat, membre de l'Institut, éditeur de la version française de l'*Encyclopédie de l'Islam*, s'est toujours plu à répéter que "le *naħt* n'existe pas" (sic). Ce sont approches de surface, démenties par les faits au niveau des structures profondes. V. la 3e p., §C (dont n. 52 et 53).

14. Malgré ses études en linguistique systémique, A. Roman ne va →

Cette analyse - comme les précédentes qu'elle répète au plan qui nous intéresse - envisage les faits de surface, et dans leur plus pure linéarité. Dès lors qu'on s'enferme dans le système **R-S**, la motivation interne du lexique se voit attribuée en priorité à la dérivation morphologique, puis, chez certains grammairiens et linguistes du moins, aux apparentements de racines par affixations, alternances et composition (jugée "artificielle"). En revanche, dès lors qu'on pénètre dans leurs structures profondes, ces faits s'organisent avec une tout autre ampleur, dans une tout autre lumière. Nous allons le montrer en 2e et 3e parties.

**De la soudure à l'intrication:** Le problème de l'intrication de **R** et de **S** (liée à leur discontinuité et vice versa) pose beaucoup de questions au linguiste soucieux de typologie. L'interpénétration des radicales et des morphèmes - leurs fonctions respectives ayant été distribuées<sup>15</sup> - nous semble avoir été rendue possible, voire engendrée par leur double combinabilité (b + b'). Parce que groupes morphématiques et suites de consonnes repérant en discours des notions (ou même de simples traits de signification) se combinaient et se recombinaient dans les mots en usage, le proto-sémitique a pu exploiter économiquement cette "porosité" de **R** et **S** en les laissant s'interpénétrer. Un bloc **R** monolithique, indissociable, l'en eût empêché. L'affectation de contenus complémentaires [morphématiques vs notionnels] à des signifiants partiellement complémentaires: [voyelles / sonantes & consonnes] vs [con-

---

← donc pas au-delà des positions exprimées trente ans plus tôt sur les quadrilittères par M. Chouémi (n. 13), ou quinze ans plus tôt par Atallah-Ayache (n. 12), lesquels s'en tenaient eux-mêmes à l'analyse médiévale par la *ziyādat*-. L'équipe nancéenne est d'ailleurs en retrait sur Ibn Fāris quand elle note une simple *ziyādat*- là où les *Maqāyīs* reconnaissaient la participation de 2 ou 3 trilittères dans la formation de tel quadrilittère. De plus, leurs affirmations sont sans preuve, puisqu'ils publient depuis 1972 sans divulguer les valeurs sémantiques mises en jeu par leurs raisonnements.

15. Cf. les travaux de K. Petráček sur l'émergence, en chamito-sémitique et en couchitique, des racines "analytiques" de type sémitique (à partir de racines dites "synthétiques").

sonnes (& sonantes)], a sans doute conduit la syllabation à jouer aussi un rôle dans cette intrication de **R** et **S**. Cet aspect prosodique est à approfondir en structure profonde. Pour l'heure, nous relevons les cas où des groupes de radicales translatent les mêmes vocalisations à travers la combinatoire. Remarquer aussi les interférences entre **R** et **S** (3e p., §B), peut-être vestiges d'un temps où ces sous-structures étaient moins nettement spécifiées.

### Deuxième partie: Structures profondes

**Un système combinatoire:** Les faits confirment plus clairement encore à ce niveau les propriétés (a') et (b') relevées en **R**. S'il était raisonnable de fonder le caractère combinatoire de la racine - donc du mot arabe pris en sa totalité - sur la combinabilité de son complémentaire **S**, leur analyse élargie à l'ensemble des unités lexicales fait apparaître leur *structuration en réseau*. Nous y découvrons "un treillis de structures profondes dont la complexité ne peut être le fait du hasard ou de la contingence."<sup>16</sup>

Nous ne pouvons ici traiter les combinaisons morphématiques, ne pouvant déjà, faute de place, qu'énoncer les prémisses de la théorie, initier des méthodes d'exploration, ébaucher certains traits de la formalisation, - le tout illustré par quelques exemples extraits de la multitude.

Décomposer **R**, comme on le fait sans peine excessive de **S**, nous en révèle les composants minima.<sup>17</sup> N'étant pas convain-

16. M. Barbot, *Du mot arabe . . .*, p. 1.

17. Inutile de dire que la démarche est sans rapport aucun avec la décomposition de l'hébreu biblique (et les calculs basés sur la valeur numérique des lettres hébraïques) par les Cabbalistes (près de 900 interprétations du premier groupe de lettres de la Genèse: *be-rešit* "Au commencement. . .", dont la "fille" **B-T** et le "sabbat" **Š-B-T**). A aucun titre, on ne saurait faire de même avec la *basmalat*. Manipuler dans tous les sens ses composants ordonnés (cf. l'*ištiqāq 'akbar*) désarticule le langage humain et entraîne l'analyse et le commentaire hors des voies de la raison scientifique et théologique.

cus que la signifiante puisse reposer sur des consonnes isolées (hormis les morphèmes, bien entendu); refusant d'ailleurs à ce titre que l'affixation alléguée d'une *zā'idat*- **X** puisse expliquer la différence ou l'identité sémantiques d'un trilittère  $\sqrt{abc}$  et d'un quadrilittère  $\sqrt{a,b,c} + \mathbf{X}$ , nous avons cherché et trouvé qu'il est nécessaire et suffisant de fonder cette signifiante sur le contraste ordonné de deux radicales différentes. Cette structure minimale est dite *composant séquentiel*, ou simplement *séquence*.<sup>18</sup> **W** et **y** fonctionnent-ils en séquences? La réponse, positive dans certains cas, reste à l'étude. La combinatoire des 28 consonnes & sonantes arabes manifeste des *incompatibilités séquentielles* que l'on retrouve évidemment en surface dans le cadre de **R**. Elles ont été étudiées sous le nom d'*al-muḥmal* "le délaissé" et, plus récemment, en sémitique, par J. Kurylowicz.<sup>19</sup>

**Des profondeurs à la surface:** Les diverses combinaisons de séquences engendrent en surface les différents types de racines. Nous en reparlerons dans l'article suivant. *L'unicité du système de nomination est ainsi assurée sans qu'aucune priorité soit réservée aux trilittères* (ce qu'aucune preuve décisive n'avait pu justifier). La binarité séquentielle ne signifie nullement que nous revenions à une *bilittarité originelle* de la racine, même revisitée par nos contemporains (v. n. 9 et 10). Les séquences identifiées en profondeur n'ont sans doute jamais eu d'existence autonome attestée dans le système **R-S**. On ne doit pas les confondre avec les racines sourdes ( $F\varepsilon\varepsilon$ ), dont rien ne prouve qu'elles aient précédé les racines de trois et quatre consonnes dites fortes (malgré les auteurs cités en

18. La séquence minimale est dite binaire. Les séquences ternaires existent, par composition de séquences binaires. Elles sont plus rares en raison des contraintes combinatoires et ne doivent pas être confondues avec les racines trilittères homophones (et linéaires) de la surface; elles ne concernent d'ailleurs que la structure profonde des quadrilittères. Cf. *TRS V* et *TRM V* (3e p., §A, *Portée de la perturbation*).

19. V. ces successions interdites de phonèmes dans ses *Studies in Semitic Grammar and Metrics*, Académie des Sciences de Pologne, *Travaux Linguistiques* 67, pp. 6-31 (chap. I. *The Verbal Root in Semitic*).

n. 9). Et quelle preuve a-t-on de l'antériorité des racines biconsonantiques dites faibles (trilittéralisées par une sonante **w** ou **y**), par rapport à des trilittères ne comportant que des consonnes?<sup>20</sup> Quant aux quadrilittères  $F\varepsilon F\varepsilon$ , considérés par tous comme rédupliqués à partir d'une suite biconsonantique  $F\varepsilon$ , notre méthode va montrer qu'il en va autrement en structure profonde (3e p., §A, *Cycle ou métathèse?*).

**Comment visualiser relations et corrélations:** C'est par des outils méthodologiques nouveaux autant que par l'approche des vocables à travers leurs composants séquentiels que nous mettons à nu les profondeurs du système lexical. La linéarité des écritures arabe et latine matérialisait les mots dans une succession unidimensionnelle de symboles graphiques. Comment visualiser simultanément les relations et propriétés d'unités lexicales constituées et corrélées - nous le pressentions avec d'autres - dans une structure en réseau? L'intrication de **R** et **S**, sinusoidale si l'on veut, est chose simple au regard des entrelacs<sup>21</sup> que dessinent les relations (réelles et potentielles) entre les mots. C'est pourquoi, au formalisme descriptif des arborescences pratiqué notamment par les générativistes, leurs émules et leurs imitateurs, nous avons préféré un modèle heuristique inféré des relations entre les composants des mots. Un schéma bidimensionnel le matérialise (avec ses variantes): le *crystal*, - polygone trapézoïdal à 4, 5, . . . ,  $n$  sommets, construit sur l'axe horizontal du temps **P**(assé)  $\rightarrow$  **F**(utur).<sup>22</sup>

Cette représentation géométrique des composants séquentiels du mot les décrit comme étant ordonnés (propriété a'), tout en distinguant, par des arcs rectilignes orientés, les relations de *contiguïté* entre radicales immédiatement successives en **R** (traits pleins) et de *rémanence* entre radicales séparées en **R**

20. Cf. Atallah-Ayache, *L'alternance vocalique dans les racines concaves en arabe classique* (1972).

21. Cf. le multigraphe du FROID et du CHAUD signalé en n. 62.

22. Dans nos prochains articles, le schéma montrera, sous une forme plus élaborée, le parcours des morphèmes entre les radicales, la place des sonantes, et les points de transfert entre **R** et **S**.

par une ou deux autres (traits pointillés). Si nous affectons aux sommets du cristal les radicales du mot à l'étude, nous obtenons le *graphe* des séquences qui le composent: par ex. trois pour  $\sqrt{3}$ , six pour  $\sqrt{4}$  dans les racines fortes. Selon les cas, ces séquences entrent ou n'entrent pas dans la formation de son signifié lexical (v. le § suivant).

La représentation d'un mot donné n'est pas construite *ad hoc*, du fait que le mot arabe n'est pas une substance autonome, mais une combinaison particulière du système lexical. *Par chacun de ses arcs, la racine représentée est en contact avec le reste du système.* Le schéma n'est donc jamais clos sur lui-même: nous pouvons le prolonger en toute direction. Si, au lieu d'un mot ou d'une racine, nous voulons en représenter plusieurs et analyser leurs rapports, nous sommes amenés à remplacer les radicales spécifiques par des *ordres phonologiques* plus ou moins complets (labiales, dentales, etc.) dont elles sont les réalisations aux deux niveaux structurels. Nous visualisons ainsi géométriquement les innombrables alternances que l'on observe dans les racines. Nous y reviendrons au § *Rôle des alternances*. Nous obtenons alors un *multi-graphe*, correspondant en surface aux mots de racines différentes, corrélés selon des modalités synchroniques que le cristal, tel un prisme, décompose sous nos yeux. Les séquences représentées par les arcs montrent ainsi toutes les virtualités de leur fonctionnement dans la combinatoire propre au sous-ensemble lexical étudié.<sup>23</sup>

**Combinatoire et pertinence:** Insistons sur le caractère théorique (= réel + potentiel) de cette structure. L'analyse montre, en effet, que *la combinatoire n'exploite pas la totalité des signifiants en contraste* (immédiat ou rémanent). Sa richesse

---

23. Les relations rémanentes ne sont aucunement destinées à rester inexploitées, de même que les contiguës peuvent, dans tel mot, n'être pas pertinentes. La rémanence opère à distance entre deux radicales dont elle actualise le contraste. Elle a été perçue par les grammairiens (cf. n. 67); elle est impliquée par la conception même de **R-S**, mais sa fonction dans le système n'a pas été théorisée jusqu'ici. V. aussi n. 25.

virtuelle dépasse les besoins de mise en rapport des notions (ce qui correspond en surface aux besoins déjà évoqués de nomination). Elle témoigne par là qu'elle n'est pas un artefact, mais un système naturel, avec ses cases vides, ses déséquilibres locaux, ses imperfections. Le fait qu'une combinaison particulière de 3 séquences (= une racine  $\sqrt{3}$  en surface) inclue par ex. une séquence non-pertinente sur 3, incite à rechercher son appartenance à un sous-système plus vaste dont elle n'est qu'un élément.<sup>24</sup> Et en effet, l'expérience prouve que cette séquence devient pertinente dans un schéma élargi (cf. -NB- de  $\sqrt{\underline{D}NB}$ , 3e p., §E, *Saturation ou non de la combinatoire*).

La *pertinence* d'une séquence dans un mot donné réside dans le fait que *d'autres mots présentant la même séquence partagent avec lui tout ou partie de son signifié*. Cette séquence n'est pas porteuse en soi d'une valeur. Elle n'est pas un signe autonome, non plus qu'un ersatz de racine bi- ou triconsonantique. *Elle est le signifiant de l'intersection d'une série de mots ayant en commun ce contraste articulatoire et le dit signifié: l'isosème*. Nous consacrons une large part de nos explorations à l'extension de chaque isosème, et de ses complémentaires dans chaque terme (eux-mêmes bifurquant sur d'autres isosèmes). Dans l'état actuel des connaissances, il n'est pas permis de spéculer sur l'origine et le développement de chaque isosème, et notamment sur d'éventuels étymons.<sup>25</sup> Seule une

---

24. Les relations non pertinentes entrant dans la composition d'un mot donné sont celles qui n'interviennent pas dans son signifié. Elles sont à la fonction de cette unité lexicale dans le système ce que l'excipient Q.S.P. (quantité suffisante pour) est à la formule chimique d'un médicament: le complément nécessaire sans lequel la composition restante ne pourrait opérer et n'aurait plus de raison d'être.

25. La *rémanence* des contrastes mot après mot, associée à celle de signifiés plus ou moins en rapport, a pu jouer diachroniquement en se gravant dans la mémoire collective. Par la répétition de textes oraux, de formules profanes ou sacrées, de maximes et de dictons, elles seraient devenues *récurrentes* (cf. le formulisme de l'anthropologue araméisant Marcel Jousse), puis productives. Les séquences se seraient multipliées, par création combinatoire de mots et/ou de signifiés nouveaux, sans passage nécessaire de  $\sqrt{2}$  à  $\sqrt{3}$  puis  $\sqrt{4}$  comme le préconisent tant de spécialistes. →

prise en compte synchronique des faits garantit actuellement la maîtrise d'un ensemble de données aussi colossal.

L'usage du cristal donne à voir la différence entre la racine et la composition séquentielle (qui engendre en surface la structure radicale). Le contenu du mot actualise, dans un signifié en langue donné, tout ou partie des virtualités de ses composants. Ce signifié lexical (que la tradition range en **R**) n'additionne pas les valeurs des séquences pertinentes: le Tout n'est pas la somme des parties, et ses propriétés ne sont pas le cumul de celles de ses composants.<sup>26</sup> En voici quelques exemples:

$\sqrt{\mathbf{KTR}}$  "pluralité" s'analyse en 3 séquences pertinentes: **-KT-** "dru, touffu"; **-TR-** "abondance"; **-K...R-** "répétition". Les trois isosèmes correspondants fondent des séries de termes particulièrement denses, mais la 3e séquence opère davantage dans les procès itératifs (ex. "multiplication") que dans les états quantitatifs (ex. "grand nombre; abondance"). Dans *KaTTaRa* "rendre nombreux, multiplier", cette itération doit moins à la gémination factitive (donc centrée sur l'actance, et relevant de **S**) et même intensive de *TT* qu'à la pertinence évidente de **-K...R-** "répétition".

$\sqrt{\mathbf{RJM}}$  au sens de "lapider": **-RJ-** "monter sur" (cf. **-RK-**); **-JM-** "amasser" (cf. **-KM-**); **-R...M-** "jeter, lancer". La 3e séquence opère dans l'action, et les deux autres davantage sur son résultat (cf. les valeurs "tas" & "tertre/pierre funéraire" de certains "dérivés" de  $\sqrt{\mathbf{RJM}}$ ).

$\sqrt{\mathbf{TRD}}$  "briser le pain et l'imbiber de bouillon": **-TR-**

---

← Mais il ne faut pas abuser de l'explication des ressemblances entre vocables par les rimes, paronomases et autres allitérations créatrices. Car c'est privilégier les intersections phoniques au détriment de celles du signifié, et surtout de la structuration sémiotique qui, selon nous, gouverne le système lexical arabe.

26. Ainsi les propriétés de surface de l'eau ne cumulent-elles pas celles de l'hydrogène et de l'oxygène, le premier fût-il dans ce composé chimique le double du second (H<sub>2</sub>O). Le chimiste le sait, non le buveur, l'arroseur ou le blanchisseur qui n'en ont pas besoin et n'y trouvent aucun intérêt. Et pourtant...

“disséminer” et **-RD-** (par  $\sqrt{\text{RDy}}$ ...) “briser” visent la première opération; la seconde est reliée par **-TR-** à  $\sqrt{\text{TRy}}$  “imbiber, humecter”, et par **-T...D-** à  $\sqrt{\text{TDy}}$  “humecter, arroser”.

Mais certains mots ou racines comportent des séquences moins directement pertinentes, voire inopérantes. C’est la rançon d’une combinatoire aussi dense. Dans  $\sqrt{\text{RHL}}$ , la séquence **R...L** ne paraît pas concernée par les valeurs “bâter, seller; décampement; mise en route”. La forme réfléchie quadrilittère *iHRanJaMa* III présente 25 séquences potentielles dont 18 “seulement” se sont révélées pertinentes.<sup>27</sup>

**Rôle des alternances:** L’identification d’une séquence et de son isosème fait apparaître, entre autres, son insertion dans une structure plus complexe que celle définie au premier abord par les radicales du mot étudié. Chaque phonème radical est susceptible d’alterner (paradigmatiquement) avec d’autres phonèmes du même ordre. L’isosème comportant au moins une alternance est dit *archi-isosème*; il inclut au moins deux isosèmes. Cette alternance généralisée se manifeste dès qu’on dépasse les frontières du mot et de **R**. Elle les interface avec le reste du système. Chaque *archi-isosème* détermine un câblage complexe dont les circuits ne sont pas tous activés et qui se répartissent la mise en rapport des strates de signifiés lexicaux.

L’alternance radicale a été perçue par les grammairiens sous le nom d’*ibdāl luġawiyy*. Ils l’ont enregistrée par paires de mots classés sous la consonne soumise à l’*ibdāl* (ex. chap. du *qāf* alternant avec telle autre lettre).<sup>28</sup> Mais il n’est plus question

27. Pour plus de détails, v. M. Barbot, *Du mot arabe...* Cf. la non-pertinence de **-NB-** dans  $\sqrt{\text{DNB}}$  (au sens de “défaut, vice”) au §E, *Saturation ou non de la combinatoire*.

28. V. l’article *Ibdāl* de l’*Enclopédie de l’Islam*. Les grammairiens n’étaient pas unanimes quant à son extension, ni même sur la nature du phénomène (v. n. 9 et 29). L’absence de localisation des faits collectés restreint l’exploitation de leurs précieux inventaires en géographie linguistique, mais non en *sémiotique lexicale* qui est l’objet  
→

aujourd'hui de suivre leur méthode: ainsi *BaLiHa* /  $\varepsilon aLiHA$  (chez Abū l-Ṭayyib al-Luġawī) où l'opposition **B** /  $\varepsilon$ <sup>29</sup> n'est en rien pertinente, dès lors qu'on veut expliquer la présence d'un même contenu dans la paire citée. Les radicales **B** et  $\varepsilon$  fonctionnent au seul plan syntagmatique. Elles appartiennent à des séquences dont l'analyse isosémique établit si elles sont ou non pertinentes: **-BL-**, **-B...H-** & **-\varepsilonL-**, **-\varepsilon...H-**. On constate que **-LH-** est ici la plus opérante et que l'isosème **-LH-** "stupéfaction" est important dans le système.<sup>30</sup> De même, pour *BaJiRa* /  $\varepsilon aJiRa$  aux sens de "grosseur; hernie, etc.", la pertinence significative réside dans **-BJ-** "grosseur; enflure; graisse" et dans **-\varepsilonJ-** "amas" (cf. **-\varepsilonK-**, **-\varepsilonQ-**), et non pas dans l'opposition paradigmatique **B** /  $\varepsilon$  qui n'explique rien du rapport des signifiés respectifs.

On voit, une fois de plus, que 1° les phonèmes isolés de **R** ne sont pas signifiants; leur nature radicale les fait fonctionner syntagmatiquement; 2° le contraste en arabe est plus fonc-

---

← de nos travaux. Les querelles d'antan nous rappellent que les alternances sont hétérogènes, allant des variantes dialectales aux interactions, entre sons. Toutes concourent à former un système consonantique proprement arabe où même les idiolectes peuvent s'inscrire une fois reconnus par la communauté. Elles témoignent de la vitalité de la langue (cf. n. 32).

29. Elle ne serait pas un *'ibdāl* pour Ibn Sīdah qui exige que les points d'articulation soient identiques ou voisins. Il confond d'ailleurs *'ibdāl* et *ziyādat*- morphématique quand il cite les formes *ḥassaytu* et *maddaytu* (pour *ḥasastu* et *madadtu*) comme étant *mubdalat*:- il s'agissait en fait de la suffixation d'un *-y* (et non de sa permutation avec le "2e" **S** de  $(\sqrt{H})SS$  ou le "2e" **D** de  $\sqrt{(M)DD}$ ), par analogie avec l'accompli des verbes à sonante finale. Ces exceptions selon Sibawayh allaient devenir la règle dans les parlers ultérieurs.

30. Pris dans un contexte visuel, il est vraisemblablement en rapport (par la valeur "éblouissement") avec l'archi-isosème **L** + "Gutturale" "briller par éclats, miroiter", lui-même corrélé avec **R** + "Gutturale" "idem", et formant avec lui le faisceau **L/R** + "Gutturale" "idem" (cf. n. 32). Sur le rapport de la "Lumière Eblouissante" avec le Nom d'*Al-LāH* (?), cf. la manifestation de Jéhovah à Moïse sous la forme du "feu dévorant" (*Exode*, 24, 17 - l'équivalent arabe du mot hébreu étant  $\sqrt{wR}$  aux sens de "feu; brûler").

tionnel que l'opposition.<sup>31</sup> Réalisé par des séquences que l'isosémie entrecroise dans l'ensemble du système lexical, ce contraste induit une signifiante récurrente dans les contextes radicaux propres à chacun des termes de l'isosème, c'est-à-dire dans les complémentaires de l'intersection. Ces contextes étant eux-mêmes séquentiels, ils sont appelés à figurer dans d'autres isosèmes. Le *double maillage du son et du sens* transparait ici et dessine peu à peu le réseau sémiotique dont nous avons parlé.

L'alternance ainsi conçue est une des principales caractéristiques de l'arabe. Elle contribue à la profusion de son lexique mais aussi à sa structuration. On ne doit donc pas la réduire à la légère, par a priori idéologique ou stylistique, à une collection de variantes tribales (*luġāt*), à des erreurs de lecture, ou même des formations paronymiques, plus ou moins allitérées ou rimées.<sup>32</sup> Ces différentes sources d'alternance s'intègrent sous nos yeux grâce au modèle du cristal. Prenons l'exemple de **-DL-**. Relevée par Ibn Fāris avec valeur de "déplacement",<sup>33</sup> cette séquence biconsonantique est trouvée

31. Dans *ŠaZiNa* "être gai"/*HaZiNa* "être triste", ce n'est pas l'opposition **Š/H** qui est pertinente et qui peut en expliquer l'antonymie. Et moins encore une prétendue valeur "gaieté" accolée à Š ou "tristesse" accolée à H (choses qui s'enseignent hélas). C'est leur appartenance séquentielle (**-ŠZ-** vs **-HZ-**) qui est opérante (v. les isosèmes correspondants).

32. Toutes, même les *hapax* dont le sémitisant berlinois R.M. Voigt nous rappelait récemment la présence dans les dictionnaires médiévaux, doivent être comprises comme les pulsations révélatrices d'un organisme vivant (cf. n. 28). Cf. l'amplitude de l'alternance aux bornes de chaque séquence. Si elles ne sont pas d'importance égale, elles créent le *contraste d'amplitude* propre à chaque archi-isosème. Ainsi le faisceau Liquide + "Gutturale" "briller par éclats, miroiter" débute par deux réalisations **L/R** et s'achève par une quintuple alternance **Q/ε/H/'/H** (cf. n. 30), d'où l'ouverture finale sur un large éventail de corrélations. Il n'est pas question de variantes, mais de variable. Ainsi se distinguent les homophonies (cf. infra dont n. 39).

33. *Maqāyīs*, fin du chap. du Dāl: "on ne peut rencontrer le *dāl* associé au *lām* avec une troisième consonne sans qu'ils désignent un mouvement, un va-et-vient, un passage d'un endroit à un autre". En fait, il s'agit

par D. Cohen et alii<sup>34</sup> “dans quelques racines [...] qui comportent parmi leurs valeurs celle de “pendre, être pendant”, peut-être aussi de “hisser”.” Nous la repérons dans de multiples racines et la réintégrons dans le faisceau d’archi-isosèmes Dentale + Li- quide (**DL/ṬL**; **DR/ṬR**; **DL/DN**, etc.) qui partagent la valeur “mouvement/localisation vers le bas”<sup>35</sup> et que la combinatoire générale de l’arabe associe notamment à une gutturale ou une sifflante initiales.

**De la sémantique radicale à la sémiotique lexicale:** En réponse aux besoins de nomination, et dans le but de moduler le sens (v. n. 9, 10 et 12), la tradition (arabe et orientaliste) propose la conception de l’élargissement (*ziyādat-*) des mots ou racines par des augments affixés, et leur accroissement par l’*ibdāl* (v. n. 28). Il est commode, économique même pour le descripteur, d’ajouter ou de supprimer une simple consonne à un étymon, surtout si l’opération supposée s’appuie sur un sémantisme commun. Mais cette *sémantique radicale* recourt à l’inacceptable “sens de la racine” - élargie ou non (v. n. 8) - et ne peut atteindre le système. Le présent exposé puis les démonstrations de la 3e partie soulignent les faiblesses et les contradictions logiques, méthodologiques et sémantiques de ces théories dominantes. En maintenant que telle consonne est ajoutée à tel mot ou racine (*ʿaṣl*) pour en former un(e) autre, sans justifier le *choix en langue de cette articulation isolée* autrement que par l’euphonie, ou pis, l’argument archaïque de l’onomatopée; en invoquant une peu convaincante *proportionnalité* entre la nature phonique des *zawāʿid* et les nuancements d’un sens radical jugé “originel”; en confondant morphèmes et augments radicaux; en taisant enfin le pourquoi de la place *assignée à l’augment*<sup>36</sup> dans la struc-

← de **-DL-** “déplacement”, homophone de celui intégré dans le faisceau Dentale + Liquide.

34. *Dictionnaire des racines sémitiques*, fasc. 4 (1993), pp. 259-260.

35. Cf. l’exploitation de **-DN-/ḌN-** par le vocabulaire éthique de la FAUTE (v. n. 38 et n. 60).

36. V. rem. en n. 10. Cf. Meyer Lambert et Nyberg cités dans M. Barbot, *Ṣirāṭ...* (1997), n. 4 fin.

ture radicale de *l'ašl*, les tenants de l'élargissement lexical défendent à découvert une position de moins en moins tenable que seule la vénération louable des savants médiévaux peut encore pérenniser.

Nous proposons une approche tout autre. La théorie du *Naħt 'akbar* fonde la nature et la place de la consonne radicale qualifiée de *zā'idat-* par la tradition sur son contraste syntagmatique pertinent avec les autres radicales. En somme, sur sa fonction dans la structure séquentielle du mot et dans l'isosémie du système. Or, cette fonction dépend évidemment de la nature et de la place relative des radicales concernées. *N'est donc un affixe, un augment que le phonème non radical dont l'introduction dans une racine "préexistante" ne crée pas de séquence(s) pertinente(s) et, par conséquent, ne modifie pas la structure profonde du mot.* Nous n'en avons trouvé à ce jour que quelques unités, qui plus est dans des paradigmes ultra-réduits et monosémiques du domaine de la COULEUR / NOIR.<sup>37</sup>

Au fur et à mesure que l'analyse isosémique explore les ramifications *synchroniques* du "noeud" qu'est le mot étudié, nous constatons qu'il est corrélé par ses séquences pertinentes avec le reste du système. La variation phonologique du signifiant, modulée par les alternances radicales, est concomitante d'une variation du signifié, sans que, pour l'instant, nous soyons en droit d'affirmer l'*homologie* des deux. Nous sommes donc encore loin d'énoncer des lois de composition. C'est seulement après avoir enregistré et analysé la totalité des corrélations que l'on pourra envisager le fonctionnement général du système.

37. Ex. *ZuRQum* "d'un bleu intense" <  $\sqrt{\text{ZRQ}}$  au sens de "bleu". Le choix du suffixe *-M* est analogue: *HuLKuM* [...] "très noir" dans lequel *-M* n'est pas un augment, car il entre dans la composition séquentielle de  $\sqrt{\text{HLKM}}$ : *-ĤM-/-HM-* "sombre, noir" est un archi-isosème très exploité, et la structure profonde de  $\sqrt{\text{HLKM}}$  s'intègre par lui dans la combinatoire. L'association de  $\sqrt{\text{HLĶ}}$  et de la valeur "noir" a fait identifier *-M* à un suffixe *-M*. Le  $\varepsilon$ - de *taεaZLaMa* "s'enténébrer" <  $\sqrt{\text{ZLM}}$  au sens de "ténèbres" est peut-être le morphème radicalisé d'une série de racines à initiale  $\varepsilon ayn$  que nous étudions.

Mais d'ores et déjà, au vu des résultats acquis et des hypothèses qu'elle autorise, appuyée sur les sciences connexes, cette *sémiotique lexicale* s'annonce comme une discipline féconde dont les retombées théoriques et pratiques ne peuvent encore être calculées, conditionnés que nous sommes par les us et coutumes de la grammaire et de la linguistique traditionnelles.

**Densité isosémique:** L'extrême densité des corrélations, visualisée par nos multigraphes, mesurée par le nombre des termes où sont repérés les (archi-) isosèmes, prouve qu'il ne s'agit pas de coïncidences, qu'elles ne correspondent pas à de simples connotations, qu'elles sont fonctionnelles. Cette densité des structures profondes confirme l'arbitraire du signe saussurien par la distribution de mêmes signifiés sur de multiples signifiants. Dans le même temps, elle témoigne de l'économie du langage articulé. *A la motivation interne, paradigmaticque, dérivationnelle de la surface, correspond, en structure profonde, l'organisation syntagmatique du notionnel, basée sur la corrélativité du sens lexical.*

L'exploitation intensive des virtualités créées par la combinatoire séquentielle<sup>38</sup> a multiplié les *homophonies* d'isosèmes (cf. **-DL-** supra, dont n. 34, et n. 39). Toutefois, l'appartenance des séquences à des circuits différant par leurs alternances et leurs bifurcations empêche toute confusion en structure profonde. En revanche, les paradigmes radicaux de surface, contraints à l'armature rigide de **R-S**, regroupent et juxtaposent dans leurs inventaires polysémiques les valeurs interconnectées

38. La saturation des combinaisons potentielles est souvent maximale. Ainsi dans le dense vocabulaire des CLASSES SOCIALES: 'aDLāL/DaLāDiL/DāNā DiN al-nās "hommes de la plus basse classe" vs 'aNDāL, NuDDāl "vils, bas" (pluriels corrélés par **-ND-** et **-DL-**). Mais ces zones de densité extrême sont encore et toujours reliées aux autres: (par **-N...D-**) 'aNBāD "populace", qui ouvre sur les isosèmes **-NB-** et **-BD-** "rejet"; (par **-DN-**) 'aDNāB al-nās "la lie du peuple" qui ouvre sur **-DN-/DN** "bas" (pr. et fig.), **-NB-** "rejet" et **-D...B-** "queue, restant" (DuBāBat-, Du'aBat-, DNB, etc. - cf. la valeur "défaut, vice" signalée dans √DNB et dans √DwB & √DyB).

des circuits sous-jacents. L'analyse du type *sémantique radicale* risque alors à tout moment de s'y égarer.<sup>39</sup> Rien d'étonnant à ce que l'évolution de la langue ait produit des interférences sémiotiques entre valeurs véhiculées par des signifiants proches ou identiques. D'où cette polysémie générale, révélatrice d'une combinatoire à découvrir, mais que **R-S** laissait inexploitée.<sup>40</sup>

La forte densité des structures lexicales s'exprime aussi dans le nombre élevé de phonèmes radicaux mobilisés par un quelconque champ notionnel (cf. supra l'arbitraire du signe). Ce nombre est proportionnel à l'amplitude des alternances radicales concernées. On pourrait objecter que cet important pourcentage (par ex. le tiers ou la moitié de l'alphabet) "prouve" que toutes ces corrélations sont l'effet de la contingence. Cette attitude, héritée de théories statistiques appliquées au langage et excluant délibérément tout recours au sens, ramènerait la structuration du lexique à une nébuleuse indifférenciée de hasards successifs ou, au contraire, de trajectoires imposées par les ressources phonologiques limitées d'une langue naturelle. Pourquoi n'a-t-on pas ailleurs et partout la

39. Ainsi dans *HaJīR* [...] "(chaleur du) milieu du jour" (v. §E, *Approches de la polysémie*), la séquence **-HJ1-** n'est pas polysémique, mais la base d'un isosème homophone de **-HJ2-** "encaissé, renforcé" et **-HJ3-** "cri (lancé pour effrayer)". Ce **-HJ1-** "chaleur; cuisson au feu" est ici le seul concerné des trois. C'est un exemple simple de la stratification générale du réseau lexical. Il montre néanmoins que l'homophonie des séquences fait courir à l'exploration des structures profondes les risques déjà encourus par la *sémantique radicale*. Ils sont d'autant plus grands et permanents que la complexité du réseau sémiotique est bien supérieure à celle des apparentements de racines en surface. L'analyse séquentielle requiert d'extrêmes précautions méthodologiques, et il n'est pas plus recommandé aux débutants de s'y aventurer que la plongée en eau profonde. L'interprétation des données recueillies doit être aussi prudente et progressive que la remontée en surface par paliers de décompression...

40. Le nœud combinatoire *ma'Tūr* "sabre hérité de père en fils" est corrélé, par alternance médiane, à *'aTR* "éclat du sabre" /  $\sqrt{\text{ŠR}}$  "aiguiser; éclat, miroitement" (cf.  $\sqrt{\text{ŠHR}}$  au sens de "dégainer un sabre et le brandir",  $\sqrt{\text{ŠRR}}$  au sens d'"étincelle"), mais aussi, par  $\sqrt{\text{TR}}$  "vestige, trace" ( $\text{-TR-}$ ,  $\text{-R-}$ ), à  $\sqrt{\text{RT}}/\sqrt{\text{wRT}}$  "legs; héritage".

même situation? Si la probabilité d'occurrence entrerait en ligne de compte et régissait cette combinatoire, elle serait, pour une séquence binaire, de 1 sur 28 x 27 (moins les incompatibilités du *muhmal*). Ce qui est sans rapport avec le faux calcul de départ. De plus, cette probabilité diminuerait encore vertigineusement si on la rapportait au nombre des signifiés possibles, et plus encore de leurs éventuelles corrélations. La relation signifiant/signifié est donc hautement improbable; elle est à la fois arbitraire et consensuelle (cf. l'*iṣṭilāh* des grammairiens arabes).

Le cristal est apte à visualiser la répartition de la densité des corrélations en fonction des valeurs d'un même mot. Il suffit de tracer les parcours des séquences pertinentes - de phonème à phonème, et non plus d'ordre à ordre - en symbolisant de quelque manière la valeur correspondante de chaque parcours. Ainsi nous aide-t-il à explorer les entrelacs de la polysémie<sup>41</sup> (v. 3e p., §E).

### Troisième partie.-Applications et conséquences

A ce stade de l'exposé, revisitons certains problèmes fondamentaux du lexique arabe à la lumière de la théorie proposée.

#### A- Perturbation de l'ordre des radicales.

**Métathèses et lapsus:** Sous le nom de *métathèse* ou permutation (*qalb*),<sup>42</sup> ce phénomène largement répandu en arabe a servi d'argument aux contempteurs modernes de la racine. Il avait autrefois contribué à étayer les *iṣṭiqāq kabīr* et *'akbar*. Le

41. Par ex. dans *iḤRanJaMa* la valeur "hésiter à faire qqch. qu'on désire puis s'en abstenir" exploite davantage **-ḤR-** ("hésitation" & "abstention"); **-RJ-** ("hésitation") et **-JM-** (pour l'"abstention" surtout) que **H...M**. En revanche, la valeur "entassement précipité" (partagée avec la forme nue *ḤaRJaMa*) est plus équilibrée dans son exploitation de 18 sur 25 séquences potentielles (sauf pour **-Ḥ...M-** pratiquement inexploitée).

42. Remarquer que les anciens auteurs disaient aussi *qalb* pour *badal/ibḍāl* (ex. Ibn Jinnī dans son *Sirr al-ṣināʿat* ou al-Baṭalyūsī, cités par al-Tanūhī, *op. cit.*, pp. 16-18). Cf. les deux valeurs de *ziyādat*-.

fait est indéniable si l'on raisonne en surface, en affectant un rang à chaque radicale et en limitant le champ d'observation à deux racines (et deux signifiés) qu'on isole et met en opposition sur un segment figé de l'axe du temps. Ainsi dans *'aNNaBa* II / *'aBBaNa* II "blâmer, réprimander". On peut prouver ici la réalité du phénomène; notamment par la non-pertinence d'une majorité de séquences pour la seconde des deux formes, donc par son insertion moindre dans le système en comparaison de la première.

La métathèse est chose inévitable en discours: le *lapsus*, fût-il interprété par des facteurs psychiques, est une réalisation dévoyée d'un programme articulatoire. Représentons un mot sur les arcs en traits pleins du cristal. Le lapsus consistera à bifurquer d'un sommet (borne initiale d'un arc plein) sur un arc en pointillés, puis à reprendre (pour le rectifier) le parcours de l'arc omis (et éventuellement des arcs restants). Dans le cas de  $\sqrt{\text{NB}}$ , la séquence rémanente *-'. . . B-* est fautivement actualisée en contiguïté (*\*-'B-*). L'effacement de *'* (puisque déjà articulé) conduit à achever la séquence manquante (*-[? . . .]N-*), d'où la production *'BN*. Cette forme est entrée dans le système. Comme **R-S** en surface repose sur l'intrication des composants du mot, et que le caractère combinatoire de la structure profonde repose comme **R-S** sur la *rémanence* de ses composants séquentiels, on doit reconnaître que cette relation pèse en permanence sur les actualisations du discours, et qu'elle contribue donc à faire bifurquer fautivement certains parcours. Le lapsus peut rester individuel, - unique ou répétitif; mais il peut aussi s'inscrire en langue si la combinatoire est propre à l'intégrer. Par ex. en créant une nouvelle occurrence dans un circuit préexistant et en densifiant d'autant les isosèmes correspondants. Ainsi font les emprunts arabisés (v. les iranismes **JaRM** et **ŞaRD** au §D).

Au cas où le simple lapsus n'est pas en cause, l'alternative théorique est aussitôt la suivante: la métathèse représente une *autre* combinaison séquentielle des radicales du mot "initial".

Voyons ce qu'il en est.

**Portée de la perturbation:** La métathèse radicale perturbe-t-elle la structure profonde du mot? Nos calculs sur les trilitères et les quadrilitères donnent les résultats que voici.

	Métathèse de deux radicales	Séquences communes (binaires + ternaires)
$\sqrt{3}$	Contiguës	2 sur 3
	Rémanentes	0
$\sqrt{4}$	Contiguës	7-8 sur 10 (5-6+2 sur 4)
	Rémanentes	De 1 sur 10 (0/6 + 1 sur 4) à 6 sur 10 (4 /6 + 2 sur 4)

Malgré la présence de la métathèse en surface, la majorité des séquences (surtout binaires) demeure commune aux formes concernées. Elles restent identiquement ordonnées, d'où le maintien prévisible d'un signifié commun. Il s'observe dans une partie des cas. En résumé: *A la perturbation de l'ordre en surface correspond la variation combinatoire des séquences en profondeur.*

Confrontons par ex. *TaRSaMa* "se taire et baisser les yeux" & "se retirer, battre en retraite"; *TaRMaSa* "être contracté, se ratatiner" & "reculer, se retirer et renoncer à qc"; enfin *TaMRaSa* "être contracté, former des plis" & "reculer, se retirer de qc". Si l'on se contente de relever une métathèse **S/M** dans les deux premiers verbes et **R/M** dans le deuxième et le troisième, on ne décrit qu'un profil parmi d'autres de la surface des faits. On n'explique en rien comment et pourquoi

ils tiennent un rôle dans le système. Leur analyse séquentielle montre que  $\sqrt{\text{TRSM}}$  &  $\sqrt{\text{TMRS}}$  ont en commun 5 séquences binaires sur 6; de même pour les deux autres paires. Élargie à  $\text{TaRTaMa}$  “se taire et tenir les yeux fixés au sol” et  $\text{TarTaMa}$  “tenir les yeux fixés au sol”, la confrontation des 5 verbes fait apparaître, sous la combinatoire évidente de leurs composants, la présence 3 fois sur 5 de la séquence ternaire **-TRS-** (attestée en surface dans  $\text{taTaRRaSa V}$  “s’abstenir de qc”) et, dans la même proportion, de la séquence ternaire **-TRM-** (attestée en surface dans  $\text{taTaRRaMa V}$  “demeurer court et ne savoir que dire”). Il va sans dire que les diverses séquences renvoient à des isosèmes entrecroisés dont les valeurs se combinent pour former les signifiés précités. Ce puzzle trouve enfin sa place, non dans l’inventaire phonologique des cas de métathèse, mais dans le champ de l’ABSTENTION (recoupant entre autres celui du MUTISME<sup>43</sup>). Ici se démontre la capacité descriptive et heuristique du modèle combinatoire, face à l’analyse par métathèses - cet arbre qui cache la forêt - ou par affixes radicaux - ce trompe-l’oeil qu’est la *ziyādat*. La complémentarité des phénomènes en cause s’intègre dans la conception des deux niveaux structurels. Et le fonctionnel revient au premier plan de l’explication.

**Cycle ou métathèse?:** Une métathèse évidente peut n’être due qu’à une erreur de perspective. Le type de quadrilittère  $F\varepsilon F\varepsilon$  (si productif en arabe qu’on en compte près de quatre cents):<sup>44</sup> est considéré comme symétrique, dans de très

43. Où les verbes cités s’intègrent en particulier dans la combinatoire de **MTR** IV, **SMT** I,II,IV, **SMT**, **BLSM**, **BLS**, **BLM**, **BLDM**, **RṬM** IV, **FṬM**, **ḤṬM**, **ḤTM** V, **ḤTRM**, **RMM** IV, **KTM**, **SKT**, **BKT** II, *BaKuMa*, **HRMD**, **HRD** IV, **HRMS**, **HRS**, **HRMS**, *HaRMaZat*, **DMZ**, **DRMS**, **DMS**, **RMS**, **ḌRS**, **DRBṢ**, etc. Les enchaînements ne sont pas linéaires comme dans l’ajout ou l’effacement (*ziyādat*-, *ḥadḥ*) invoqués par la tradition pour les expliquer. Ils sont, on le voit, de type compositionnel. Les persifleurs ne manqueront pas moins d’y voir quelque chose des comptines pour enfants (à enchaînement linéaire): cf. *Marabout*, *bout de ficelle*, *selle de cheval* . . .!

44. Selon Atallah-Ayache, *Les quadrilittères schématiques* (1977), p. 39, il serait, “dans une très large proportion (87, 37%) réductible à un

nombreux “synonymes”, de  $\varepsilon F \varepsilon F$ . En somme: **1212** vs **2121**.  
Ex.

<i>ṢaḤṢaḤa / ḤaṢḤaṢa</i>	“devenir évident, manifeste”;
<i>KuLKuL / LuKLuK</i>	“court, petit”;
<i>ŠiNŠiNat- / NiŠNiŠat-</i>	“nature, naturel”;
<i>ZaBZaBa / BaZBaZat-</i>	“(être mis en) dérouté/fuite”;
<i>εaBεaBa / BaεBaεat-</i>	“(idem) idem”, etc.

Les formes appariées sont toutes considérées comme le produit d'une séquence biconsonantique rédupliquée avec deux radicales respectivement permutées. Or, si nous affectons les deux radicales ainsi répétées aux sommets du cristal, il apparaît aussitôt que 1° l'alternance cyclique **121212...** représente en profondeur une seule et même structure ordonnée dans le temps; 2° seul le déclenchement du cycle (créant une radicale initiale, et une première séquence binaire) engendre, soit **1212**, soit **2121** - sans oublier les trilitères de type **121** et **212**, et les quadrilitères de type **1213** et **2123** par ex. (par combinaison avec des séquences comportant une troisième consonne); 3°  $F\varepsilon F\varepsilon$  inclut  $-\varepsilon F-$  et  $\varepsilon F\varepsilon F$  inclut  $-F\varepsilon-$ : *chacune des deux formes est reliée de l'intérieur à son symétrique...*

← trilitère géminé, concave ou défectueux, ou à un élément bilitère expressif”, dont 8 par dissimilation de  $(ta)Fa\varepsilon\varepsilon aLa$  à laryngales géminées (pp. 35-37). On qualifie beaucoup de verbes  $F\varepsilon F\varepsilon$  d'onomatopéiques: étiquette trop commode qui masque leur caractère combinatoire. Cf. *ḤaŠRaJa* “râler (mourant)” déclaré sans “aucun rapport sémantique avec une forme plus simple” par Atallah-Ayache (*op. cit.* et 1981) p. 17, malgré *ḤaŠiya/ ḤaŠan* “respiration pénible”, *ḤuŠāŠ (at-)* “dernier souffle”, *ḤaŠaka* “être au dernier souffle (vie)”,  $\sqrt{HRJ}$  “oppression”, *ḤaJan/ḤiJan* “murmure/bruit lointain”, *ḤaJaB* “respiration”,  $\sqrt{ŠJw}$  “oppression; suffocation”, mais aussi *ŠRJ* “fermer/serrer une bourse” (dans le même rapport avec *HŠRJ* que *ZĠD* “presser (une outre); serrer à la gorge” & *ZRD* “serrer le gosier du chameau” avec  $\sqrt{ZĠRT}$  (dial.  $\sqrt{ZĠRD}$ ) “clameurs; youyou”), etc. Voir notre champ (structuré en langue) de la CONSTRICTION.

Cette structuration “en miroir”<sup>45</sup> est si représentative du maillage lexical qu’on l’observe

1° même lorsque **1212** n’a pas de symétrie **2121**: *K’K’* I,II “s’attrouper autour de qn” / *’aKKa* “presser/importuner qn” (cf. l’archi-isosème -’/ε + **K**- “entassement”); *LaZLāZ*, *LaZZ* “homme dur, intraitable” / *√ZLM* “iniquité, tyrannie”, *ZaLiF* “dur, méchant”, etc.

2° ou que les **R** symétriques attestés n’ont pas de sémantisme commun: *LiSLāS*, *LisLiSat*- “bosse de chameau enlevée pour être mangée” / *’iSLiH* “bosse du chameau” vs *√SLSL* “chaîne; zigzag, etc.”; *ŠHŠH* “braiement répété” / *HŠRJ* “idem” vs *√HŠHŠ* I, II “être secoué/agité et se disperser”. Cf. n. 38.

En conséquence, *la métathèse invoquée n’est pas nécessaire à l’émergence en langue des deux structures apparemment inversées*. Un simple décalage temporel (t0 vs t1) dans le contraste cyclique suffit en profondeur à les engendrer telles que nous les opposons en surface. Et chaque réalisation du cycle radical inclut les deux séquences. De là une similitude fréquente de signification entre racines (ou “dérivés”) et leur double corrélation avec le reste du système. Si l’une des deux formes domine l’autre quantitativement, que l’un des deux (archi-)isosèmes pertinents est plus dense que l’autre, notre analyse ouvre une piste pour des recherches diachroniques ultérieures. La pertinence de l’ordre de succession des composants du mot<sup>46</sup> n’est pas mise en défaut par les perturba-

45. Cf. le développement de cette forme en calligraphie arabo-islamique. Cf. aussi les antonymies (*’addād*), artificiellement multipliées (voire créées) par le concept d’un R porteur d’une notion générale, et par le regroupement subséquent des mots de même consonantisme radical en paradigmes radicaux (nécessairement hétérogènes).

46. L’absence de perturbation en profondeur se confirme dans les cas où le schème est le même: *DuBāḌiB/BuḌāBiḌ* “robuste”; *QaBQāB/BaQBāQ* “loquace”; *KaMKāMat-/MaKMāKat*- “(femme) boulotte”, etc. **S** est toujours ordonné et on ne connaît pas de symétriques aux schèmes ci-dessus. L’argument ergonomique (même ordonnance temporelle de **R** et **S**) plaide donc ici aussi contre l’inversion alléguée du cycle **121212**...

tions de surface, d'autant moins qu'elles affectent deux radicales contiguës (cf. les calculs plus haut). Donc, les analogies sémantiques de combinaisons différentes de signifiants ne posent plus problème.<sup>47</sup> L'*ištiqāq 'akbar* y perd, une fois encore, un de ses arguments.

### B- Changements de statut des composants.

Les cas observés de radicales morphématisées et de morphèmes radicalisés sont interprétés en surface par une neutralisation du contraste fonctionnel entre **R** et **S**. Nos recherches ont prouvé que ces interférences sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne le dit. Pour le seul morphème *-n-* des quadrilittères réfléchis en *iFεanLaCa* et des noms (expressifs) en *FaεanLaC*, entre 1/5e et 1/4 de ces dérivés sont corrélés avec des racines à première radicale **N**.<sup>48</sup> Le fait se constate également chez les trilitères: *NaQqāDa/inQāDDa*, *taQāDDaDa* "s'abattre d'en haut sur (oiseau)"; √**NDH** "dilatation, distension" / *inDaHHa* "se dilater", etc.<sup>49</sup> Radicalisations de *-n-* ou phénomènes diachroniques plus complexes? Les lexicographes hésitent dans

47. Ainsi se résolvent les antonymies de surface telles que *LaHLaHa* "rester cloué au sol" (comme *LHH* II, IV - mais remarquer *HaLLa*, *HaLaTa* "faire halte") & "s'éloigner" vs *taHaLHaLa* II "se mettre en route/mouvement" (cf. √**ZHL** "déplacer" mais *QHl* III "rester"), etc. En dehors de la valeur "halte" reçue du déchargement des bêtes à l'arrivée au campement, **-LH-**/**-HL-** font partie des séquences symétriques à contenus contraires; dans leur cas, la première tourne autour de la "mise en contact", la seconde, du "détachement/perte de contact". Les exceptions citées à la symétrie (des deux plans du signe) s'expliquent par l'unicité du cycle **LHLHLH** en structure profonde et l'inclusion réciproque des deux séquences.

48. Le terme *εaQanQaL* "éminence sablonneuse" (cf. Imru' al-Qays) est interprété par √**εQL**, soit formée sur *FaεanLaC*, soit dissimulée à partir de *FaεaLεaL*. En profondeur, il appartient à la riche combinatoire de **-εQ-**, **-εN-**, **-εL-**, **-QN-**, **-QL-** et **-NQ-**, - toutes séquences exploitées dans la désignation des "éminences (de terrain ou anatomiques)". Ce qui nous importe davantage.

49. Les 2e et 3e p. sing. du type *tanFaεεu* VII - proches de (*ta*)*taFaεεaLu* (avec élision du préfixe *ta-*) - ont pu multiplier de telles interférences.

le classement des racines (ou “dérivés”) qui comportent un **N** quand le contexte permet de le ramener aussi bien à **R** qu’à **S**.<sup>50</sup> La réponse à toutes ces questions ne s’imposera que lorsque toutes les combinaisons de séquences incluant un **N** radical auront été correctement situées dans la combinatoire. Cf. les **N** et **R** radicaux attribués par tant d’auteurs à des dissimilations de radicales géminées.<sup>51</sup>

En retrait de ces phénomènes en cours d’élucidation, rappelons les radicalisations de l’infixe *-ta-* (forme verbale VIII *iFtaεaLa*) > *-da-* > **D** dans *iZdaHaBa* “emporter”, d’où *ZiDB* comme *ZiHB* “lot, portion”. Cf. *iZdaJaRa* “être intimidé, tenu en respect” vs *DaJiRa* “être intimidé, décontenancé”; *iZdaHaFa* “enlever, emporter” vs *DaHaFa* “prendre beaucoup à la fois”... Nous montrerons ailleurs le rôle que jouent les séquences pertinentes dans ces transferts de **S** en **R** et vice versa.

### C- Composition de racines ou combinatoire séquentielle?

Le *naḥt* traditionnel, quand il est admis par les auteurs, est décrit comme la création de mots nouveaux par concaténation d’éléments extraits de deux, trois mots existants, voire (par abrègement délocutif) d’une phrase entière. Ex. *ṢalDaM* “aux sabots énormes et durs” < *ṢaLD* “dur” & *ṢaDM* “choc, etc.”; *HaMDaLa* “dire “Louange à Dieu”: *al-HaMDu lil-LāH*”. Le *naḥt* dit *mazjīyy* consiste, lui, à souder des mots et leurs signifiés: *MāL* “bien possédé” < *mā* + *li-* “ce qui (est) à”; *BaRMā’iyy* “amphibie” < *BaRR* “terre” + *Mā’iyy* “aquatique”. On l’a même cherché sous les particules, faute d’y repérer des racines connues: *lākin* “mais”, *lam* et *lan* “ne pas”,

50. Kazimirski classe par ex. *taεanKaTa* “s’agglomérer, s’amasser” sous  $\sqrt{\varepsilon\mathbf{KT}}$ . Pourtant, nombre de racines à **N** radical et contexte analogue partagent aussi cette valeur:  $\sqrt{\varepsilon\mathbf{NK}}$ , *NaJiT*, *NaHīT*, etc. Cf. l’analyse de  $\varepsilon aBanJaR$  en n. 2.

51. Cf. la critique de l’étymologie *FaRQaεa* < *FaQQaεa* dans M. Barbot, *Du mot arabe...* p. . Cf. la thèse d’al-Šidyāq *Fεε* > *FεL* (n. 9) et Atallah-Ayache (n. 44).

*hal* "est-ce que"... Pour K. Menajian, le but du *naht* est "d'exprimer un sens composé (*murakkab*) de ceux des mots dont il est formé" (cf. ici n. 26). Il estime à quelques dizaines les termes formés à partir d'étymons existants. Il les juge plus ou moins hypothétiques, le procédé étant dit-il rare en sémitique et "la langue arabe ne se distinguant pas de ses sœurs en cela."<sup>52</sup> La composition lexicale a toujours été abordée en surface, dans le cadre de **R-S** et des mots rapportés aux contraintes de ce système. De cette pierre de touche, efficace au premier niveau, on a fait une pierre d'achoppement. Rares sont ceux qui ont pressenti une réalité plus profonde. Ibn Fāris fut de ceux-là dans son *K. al-Ṣāhibī*. Ses *Maqāyīs* discernent jusqu'à trois racines à l'origine de verbes quadrilittères où d'autres (y compris nos contemporains Atallah-Ayache) ne veulent voir qu'une simple *ziyādat*, des trilitères élargis (cf. n. 14).

Ces contradictions se résolvent dans l'approche isosémique. Cf. le traitement de  $\sqrt{\text{HRJM}}$  et  $\sqrt{\text{D}\epsilon\text{LJ}}$  dans des articles précédents (v. n. 11). On notera que bien des racines se décomposent en séquences dans l'ordre chronologique des événements de référence: ex.  $\sqrt{\text{DMHL}}$ ,  $\sqrt{\text{Q}\epsilon\text{FZ}}$ ... Toutefois, la combinatoire observée n'est pas le décalque d'un monde décomposé lui-même en séquences. C'est un système sémiotique dont le développement progressif a entrecroisé les associations d'idées, d'images, de sensations, et créé une mécanique d'autoréférences aux limites de l'abstraction. Elle exploite des segments ordonnés sans existence autonome. Fonctionnant en profondeur, elle ne se confond pas avec les hybridations artificielles de mots (ou de racines) du *naht* traditionnel.

Le plus remarquable, et cela confirme le bien-fondé de l'analyse, est que des trilitères présentent la même soudure de

52. *Al-naht qadīman wa-ḥadītān*, *Al-Lisān al-εarabiyy*, 1972, pp. 162-177 + 2 tableaux (ici p. 166, §3). Ses références sont utiles, notamment Ramsès Girgis, *Al-naht fī l-εarabiyyat*, *RAAC* 13 (1961), pp. 61-76, dont il résume quatre règles inférées du *naht* ancien.

séquences que les quadrilittères:  $\sqrt{J'L}$  "aller et venir" (cf. *Jā'a*, *'āLa*); *KaRRāē* "qui s'encanaille, fréquente les gens de basse condition" (cf.  $\sqrt{KRR}$ , *Raēāē*);  $\sqrt{\varepsilon FQ}$  "disparaître puis reparâître" (cf.  $\sqrt{\varepsilon Bw}/\sqrt{\dot{G}Bw}$ , *-FQ-*). Là où beaucoup verraient dans  $\sqrt{J\varepsilon M}$  au sens de "désirer (manger)" l'adjonction d'un **M** "nuançant le sens original" de la "faim" ( $\sqrt{Jw\varepsilon}$  - cf. *al-Šidyāq* cité n. 9), nous constatons son insertion dans des circuits incluant  $\sqrt{JyM}$  "désirer", mais aussi  $\sqrt{\varepsilon yM}/\sqrt{HyM}$  "désir de lait",  $\sqrt{HMM}/\sqrt{HwM}$  "désirer", etc. Et que dire de *ĠaTM* "(intensité d'une) chaleur étouffante", composé des mêmes radicales que *'aĠaMMa* IV "faire suffoquer qqn, l'étouffer" et *ĠaTTa* "idem (en lui fermant la bouche ou le nez)" (cf. *-ĠT-* "couvrir")...

Par leur nombre supérieur de composants, les quadrilittères étaient plus aisément déchiffrables que les trilitères. On y a donc depuis longtemps discerné des rudiments de composition, sous la forme du *naħt*. La fausse simplicité (et la fausse linéarité) des seconds les a fait passer pour les étymons des premiers. Alors qu'à travers l'approche isosémique, on les voit les uns et les autres fonctionner sur les mêmes principes de la combinatoire séquentielle. *Non seulement le naħt de surface doit être réhabilité comme inhérent à la nature de la langue arabe*,<sup>53</sup> *mais le principe de composition régit les structures profondes de son lexique*. On pouvait, en surface, lui reconnaître une extension restreinte, due aux contraintes de **R-S** et à la conception (parfois inavouée) du "sens de la racine", à un attachement viscéral à l'héritage du passé, - à ce qu'on en connaissait du moins. Mais en profondeur, au niveau des séquences, dans leur cadre combinatoire, tout s'accorde à montrer qu'il est le processus fondamental de structuration du

53. Contrairement à Ch. Pellat ou M. Chouémi cités n. 13. Les dialectes pratiquent aussi le *naħt* traditionnel à partir de signes préexistants: en alépin *nās m(a) lāħīye* (à l'état construit) "piété, vertu, honnêteté, moralité" qu'A. Barthélemy, *Dictionnaire Arabe-Français* p. 797 (*mlīh*) dérive de "*nās m(a) lāħ* 1° gens pieux, vertueux". 2° pris comme composé invariable et sing. "personne pieuse, vertueuse".

*lexique*. Cf. notre interprétation formelle de la polysémie (§E) et le nom de *Naḥt 'akbar* "Composition Générale"<sup>54</sup> donné à la théorie: quand un mot se voit rapporté à 2 ou 3 racines ou "dérivés", on appelle cela *naḥt*; quand il est corrélé à de multiples autres mots, nous parlons à bon droit de "*naḥt* maximal"...

La création terminologique ne peut se dispenser du *naḥt* si elle entend exprimer adéquatement les notions composites des sciences et techniques modernes. Pourtant, ce procédé reste ressenti par beaucoup comme une atteinte à l'intégrité de la Langue. C'est dire l'imprégnation des esprits par les idées médiévales sur les structures du premier niveau: le principe de l'emploi attesté (*samāʿ*) l'emporte encore sur la formation analogique (*qiyās*). Or, le système dégagé aujourd'hui dévoile de précieuses capacités encore inexploitées. Il est démontré *qu'en puisant dans l'isosémie générale, non seulement on ne trahit pas l'esprit du lexique existant, mais encore on assure sa pérennité en comblant les vides de la combinatoire*. Ainsi procèdent les Académies avec l'*ihyā' al-luḡat* quand elles créent des termes sur la base de **R-S** (en combinant un **R** et un **S** préexistants). La cohérence des isosèmes (face à la polysémie des racines) devrait mieux que **R-S** garantir la rigueur nécessaire de la néologie et son enracinement communautaire. La diffusion, la vulgarisation de l'isosémie est à même de revivifier l'antique processus compositionnel en l'adaptant aux besoins de sociétés nouvelles. Et quand bien même les fondements sémiotiques de la culture arabe contemporaine se révéleraient très différents de ceux qu'a enregistrés la *Fuṣḥā*, cette connaissance de soi ne pourra qu'être salutaire au bien public.

---

54. A ne pas confondre avec l'*ištiqāq kabīr* qui ne couvre, au niveau de surface, que certains apparentements de racines par leurs signifiants. Ajouter, supprimer, faire alterner des consonnes isolées ne traite pas la face sémantique des mots, et moins encore leur structuration sémiotique dans un système lexical. Cette dernière partie de l'article, en appliquant le *Naḥt 'akbar*, montre, nous l'espérons, que "l'arbre se reconnaît à ses fruits".

### D- Arabisation des emprunts.

La structure phonétique d'un vocable étranger subit, lorsqu'il est emprunté, une indispensable adaptation phonologique. Les articulations perçues doivent s'insérer dans un faisceau de relations définissant les sons propres à la langue emprunteuse. On a même repéré les étapes du *processus d'arabisation des emprunts* dans le système **R-S** (adaptation morpholexicale).<sup>55</sup> Notre analyse à deux niveaux implique qu'en profondeur, l'emprunt est soumis à une *déconstruction interprétative* - assez analogue à l'opération d'étymologie dite populaire, pratiquée en surface. Cette déconstruction en séquences oriente le transcodage du signifiant étranger 1° en vertu de règles du premier niveau (inférées des faits) telles que la tendance à la vélarisation (attribuée à une tension accrue des organes due à l'effort d'imitation); 2° plus encore, par l'insertion des formes nouvellement créées dans la combinatoire séquentielle. Le traitement de l'emprunt par les locuteurs ne peut séparer les deux plans du signe; il est de nature sémiotique, d'autant plus que le mot à naturaliser est admis au sein d'un système de relations et doit se soumettre à diverses exigences s'il veut y trouver place à part entière et fonctionner normalement. L'adaptation à **R-S** est nécessaire en surface; elle ne suffit pas en profondeur.

La modification du signifiant étranger sous l'effet de l'analyse séquentielle (intuitive) des locuteurs transparaît dans des emprunts iraniens tels que *JaRM* (<*garm*) "chaud; pays chaud". Invoquer une règle **g > J** serait tautologique. Pourquoi n'a-t-on pas eu \**QaRM*, par application de la règle **g > Q** (comme dans d'autres emprunts, en sciences naturelles notamment)? Parce que le *g* de *garm*, appelé à se radicaliser puisqu'à l'initiale du mot arabisé, ne pouvait être assimilé à un suffixe pehlvi

---

55. M. Barbot, *Evolution de l'arabe contemporain.*, tome II *Les sons du parler de Damas*, Publications de la Sorbonne, Recherches n° 47, Paris-Sorbonne, 1960, chap. III *Le système consonantique*, § *L'emphase, marque d'emprunt* (pp. 472-3) et § *Consonantisme, diglossie et emprunt* (p. 480).

(arabisable en  $-aj / -aq$ ) ? C'est l'insertion de *JaRM* dans l'isosème **-JR-** "chaleur..." (cf. §E, *Approches de la polysémie*, à propos de *HaJrR*) qui peut le mieux expliquer le passage de *garm* à *JaRM*. De même la parfaite acclimatation de *sard* en *ṢaRD* "froid" - d'où le sous-ensemble de  $\sqrt{\mathbf{SRD}}$  affecté à cette valeur et rattaché à l'isosème **-SR-** "froid" ( $\sqrt{\mathbf{SRR}}$ ,  $\sqrt{\mathbf{SRṢR}}$ ,  $\sqrt{\mathbf{SBR}}$ , *ṢuNBūr/SiNNaBR* [...], etc.). De même *KiSRā/KaSRā* "Chosroès" (< *Husraw*) s'explique par l'exclusion d'un consonantisme \***HSR**, connoté péjorativement par  $\sqrt{\mathbf{HSR}}$  "égarement; perte; amoindrissement; ignominie", au profit de  $\sqrt{\mathbf{KSR}}$  (au sens de "briser; enfoncer les rangs ennemis; détruire (la puissance d'autrui)" dont les composants étaient aptes à désigner de grands potentats.<sup>56</sup> De même enfin l'arabisation du latin *comes* en *QuMS* "notable, homme considérable, noble" et *QūMaS* "comte", pl. *QaMāMiS(at-)* "patricien", n'est pas le produit de  $k > Q$ , mais de son rattachement ( $km > \mathbf{-QM-}$ ) à l'isosème **-QM-** "élévation; domination" (ex.  $\sqrt{\mathbf{QwM}}$ ,  $\sqrt{\mathbf{QMε}}$ , *QaMQāM* "seigneur, chef", *QaRM* "idem", etc. - cf  $\sqrt{\mathbf{FQM}}$  au sens de "gravité, importance" corréllé à  $\sqrt{\mathbf{FWQ}}$  «supériorité»).

En résumé, les règles phonologiques induites a posteriori des faits valent en surface, quand on compare l'étymon étranger et le vocable naturalisé. L'arabisation totale implique, en profondeur, l'insertion de ses composants dans le réseau lexical. Que les règles de transcodage et l'adaptation à **R-S**<sup>57</sup> se

56. L'emprunt est venu du pehlvi et/ou du syriaque *Kesrō/Kosrō*. Pour M. Morony (*Encyclopédie de l'Islam*, art. *Kisrā*), le **H** "est dû au fait que (...) [la même lettre syriaque étant employée pour *k* et *kh*], elle fut prise comme représentant un *k* lors de l'emprunt par l'arabe". Cette explication néglige l'emprunt direct au pehlvi pour pouvoir invoquer l'erreur de lecture. Remarquer le maintien du phonétisme originel dans l'adjectif *HuSRawāniyy-* "emprunté directement au persan" (ibid.) pour un vin et un tissu de qualité "royale". Ces produits de référence et le schème très spécifique *FuεLawāniyy* nous semblent avoir protégé l'adjectif des connotations négatives de  $\sqrt{\mathbf{HSR}}$ .

57. On estimait au Moyen Age que les mots arabisés (*muεarrabāt*) n'étaient pas soumis au *qiyās*. Il ne fallait donc pas y chercher ce que nous dégageons ici: un processus d'insertion dans le système général.

vérifient (circulairement) dans des séries de cas ne suffit pas à décrire la réalité, et moins encore à expliquer les solutions et les choix de ceux qui font la langue.<sup>58</sup>

### E- Synonymes et polysèmes.

**Approches de la synonymie:** Les locuteurs natifs aussi bien que les arabophones étrangers ont eu conscience depuis toujours de l'extraordinaire abondance des "synonymes" arabes. Pour peu qu'ils soient reliés par des radicales communes (deux au minimum), ils sont devenus la base d'argumentation des théories déjà citées (*ziyādat-, naḥt-, 'ibdāl-, sémantique radicale*).<sup>59</sup> Mais quand les "synonymes" n'ont pas de signifiant commun (ou une radicale au mieux), la tradition médiévale et orientaliste est réduite à en prendre acte sans plus. Les uns bénissent la richesse de la langue sacrée dont ils s'estiment détenteurs; les autres déplorent l'excessive, l'inutile (sic) expansion de son vocabulaire. On n'aura garde d'oublier les difficultés écrasantes qu'il suscite aux apprenants. Les mots se répercutent, se réfléchissent les uns les autres, comme en un jeu de miroirs où le sens multiplie ses images insaisissables. Même les locuteurs natifs renoncent un jour ou l'autre à parcourir en tous sens - c'est le cas de le dire - ce royaume haut de voix et d'échos. Qu'ils veuillent mieux prêter l'oreille aux consonances de la *Fuṣṣḥā* qui relie d'un souffle inspiré le passé des Arabes et leur devenir... En elle sont les origines,

58. Cf. l'étymon latin *strata* attribué à *ṢiRāT* "voie". La démonstration de son arabité par la combinatoire ne peut exclure à 100% l'éventualité d'un vieil emprunt préislamique. Si cela était, il faudrait y voir une totale intégration aux deux niveaux du système, et l'émergence significative de valeurs arabes évidemment étrangères à *strata*. La règle *str* > **SR**, même vérifiée (?) dans *castra* > *QaSR* "citadelle, etc." ne suffit pas à entériner *strata* > *ṢiRāT*.

59. *ḤiQLiD* "dur, difficile à vivre" est analysé en *ḤiQD* "haine, rancune" + **-L-**; *JaLDaB* "dur, violent" en *JaLD* "idem" + **-B-**. Or, l'immense champ de la MECHANCETE les montre corrélés par **-LD-** (*'aLwaD*, *JaLD*, etc.), mais aussi par **-DB-** (*εaDaBBaS*, *DRBS*, *ḤNDB*, etc.) et **-J...B-** (*JaBHāL*, *√JBR*, etc.), - toutes séquences où **L** et **B** sont des radicales et non des augments.

la mémoire, le garant de leur arabité.

*Il n'y a pas de synonymie absolue dès lors que la signification se construit sur une combinaison de séquences pertinentes dont chacune appartient à des (archi-)isosèmes différents.* Les circuits relationnels n'étant pas identiques d'un signifié lexical à l'autre, chaque terme voit son contenu différemment défini. Le problème n'est plus, comme au premier niveau, de savoir s'il faut ou non multiplier les racines homophones. Il est de constater *de facto* les facteurs structurels qui modulent le sens. Par approximation volontaire, facilité d'usage, lassitude, oubli ou compétence insuffisante, on peut accorder à des mots une équivalence en discours, en situation peut-on dire. Pas dans le système dont ils font partie.

C'est au double niveau des structures lexicales que s'inscrit l'objet sémiotique dans lequel un peuple pense et exprime sa spécificité. Et c'est en lui qu'il se survit: moins dans les compromis évanescents de la communication quotidienne que dans les exigences systématisées des formes d'expression communautaires. Ce postulat ouvre la voie à nos recherches. La pluralité des dénominations - évidente dans les signifiants - correspond à une pluralité de signifiés. *La pluralité des signes est l'indice d'une approche plurielle du monde, et non pas d'une redondance superflue.* Si les Arabes se sont donné en langue, pour chaque notion jugée désignable, une série de vocables que nous montrons corrélés aux deux plans du signe,<sup>60</sup> c'est pour nous la preuve archivée d'une culture enracinée, profondément diversifiée dans son analyse du monde, soudain transfigurée et portée par l'Islam aux créneaux de l'Histoire.

Du point de vue de la méthode, *la pluralité des faits en cause requiert la pluralité des procédures d'approche et de descrip-*

---

60. Le vocabulaire de la FAUTE par ex. intègre, dans ses faisceaux d'archi-isosèmes visualisés sur un multigraphe à 5+1 sommets, la *faute constatée* (défaut, vice, péché), sa *prise en compte sociale* (critique, reproche, blâme, réprimande) et son *pardon* (excuse, effacement). Sont-ce coïncidences (cf. 2e p., §*Densité isosémique*)?

tion. La complexité des observables n'a-t-elle pas conduit la science moderne à reconnaître la pluralité nécessaire des observations et leur complémentarité. Or, l'étude usuelle des relations entre mots dans le cadre d'une ou de quelques racines, conduit à associer ces paradigmes radicaux par *une* simpl(ist)e intersection phonosémantique (même signifiant, même signifié). Pour y parvenir,

1° on unifie artificiellement les contenus en excluant les complémentaires de leur intersection. Cela revient à laisser de côté la ou les valeurs n'entrant pas dans le sémantisme commun. Cette méthode, en introduisant une fausse synonymie, se prive des moyens de traiter la polysémie.

2° Du même coup, on justifie à ses propres yeux la conception superficielle de la *ziyādat*. Cet élargissement de  $\sqrt{2}$  en  $\sqrt{3}$  et de  $\sqrt{3}$  en  $\sqrt{4}$  (allégué jusqu'à nos jours) repose, dans le principe, sur l'extraction d'un sémantisme commun à deux racines ou "dérivés". La quête de l'intersection ne prend en compte que certains signifiés (référence en n. 11, passim). La théorie de l'élargissement, en créant des équivalences fort discutables, en écartant ce qui la contredit, ne peut que nier l'obstacle de la polysémie, faute de pouvoir en relever le défi épistémologique, faute de savoir le traiter.

**Approches de la polysémie:** Or, cette polysémie qui fascine, effraye ou décourage, est au contraire un indice à reconnaître et une opportunité à saisir. Au lieu d'accumuler des données disparates (homogénéisées en apparence par l'intersection, mais au prix du gommage des complémentaires), l'analyste, mis en alerte par la coexistence de valeurs différentes dans un même vocable ou paradigme radical, doit examiner la pluralité relationnelle qui lui correspond (cf. n. 40). Le champ opératoire doit donc être élargi au-delà du cadre du mot ou du dit paradigme.<sup>61</sup> S'y maintenir, c'est s'obliger à trancher

61. Ainsi la paire "synonymique" 'aZFaLat-/ 'aJFaLat- "troupe, bande" (cf. 'aZMaLat- "nombreux") n'est pertinemment traitée, ni par l'opposition **Z** / **J**, ni par la qualification d'*ibdāl*. L'analyse de ses séquences prouve son insertion par la combinatoire dans le champ des GROUPEs (humains ou animaux), lui-même recoupant celui de  
→

le noeud gordien, faute de savoir le dénouer en retrouvant la topologie propre de chaque lien isosémique.

C'est ainsi qu'on a procédé trop souvent: chercher dans la valeur dominante du paradigme radical la raison d'être des signifiés qui s'en écartent et, par quelque raisonnement, les y rapporter. Ainsi, trouvant un rapport entre  $\sqrt{\text{SBB}}$  "injurier" et  $\sqrt{\text{SYB}}$  "errer librement (bête sacrée)", Atallah-Ayache (1981, pp. 26-27) les déclarent apparentées "par la notion de sacré: le fait d'injurier quelqu'un n'est-il pas en quelque sorte une façon de le tenir pour sacré?". En fait, *muSaB-BaB* désigne un chameau "excellent" que l'on injurie/maudit (pour écarter le mauvais sort, et sans le tenir pour sacré!)... Le penchant facile à la *sémantique* radicale - cet avatar savant de l'étymologie dite populaire - est difficile à contrecarrer. C'est lui qui ramenait la "Voie" du *Širāt* à la notion d' "avaler", dominante dans la plus proche racine  $\sqrt{\text{SRT}}$ . C'est à lui que se livre Ibn Fāris pour expliquer le contenu de *HaJR/HaJiR/HāJiRat*- "milieu du jour où la chaleur est à son maximum", face à la valeur "quitter, abandonner" dominante dans  $\sqrt{\text{HJR}}$ : "On l'a appelé *HāJiRat*- parce que les gens s'enferment dans leurs tentes/maisons, comme s'ils s'étaient quittés (*taHāJaRū*). Quant à *HaJiR* au sens de "végétation desséchée que le bétail ne broute pas", elle a reçu cette dénomination parce que le berger la délaisse (*yaHJuRu-hu*)". L'approche du premier est évidemment contournée; la seconde, elle, s'enferme dans **R**= "délaisser" + **S**= "passif" et ne cherche rien au-delà qui puisse exprimer le "dessèchement" ... ou ses causes. Dans les deux cas, nous sentons bien qu'il raisonne au ras des faits de surface.

Notre démarche consiste à dépasser l'objet polysémique  $\sqrt{\text{HJR}}$  et à explorer la structuration des formules du CHAUD - valeur périphérique attestée - dans le système lexical. Les séquences des trois mots en cause se révèlent toutes trois

---

← la QUANTIFICATION. La successivité de **Z** et de **J** y est attestée par *ZuJLat-/ZaJLat*- "troupe d'hommes" & "bruit confus d'une troupe d'hommes ou de djinns".

pertinentes et partagent avec de nombreux termes la notion de “chaleur brûlante”. Esquissons les strates de ces archi-  
isosèmes:

- HJ-** : **HJJ, wHJ, HyJ, HaJi'a, HaJuwa, HaJaNNa**  
ε [et, par alternance radicale: **'JJ, 'JM, 'KK,**  
ε**KK, wεK, WHQ V,** etc.]...  
**-JR-** : **'āJuRR, JyR, JaRRat-, SJR, NJR, (MJR),**  
**JaRM, JMR,** etc.  
**-H...R-** : **waHaR, (yaHyaRR), KHR, ZHR, ŠHR**  
**['RR, 'wR** (cf. n. 30, fin), **'Ry, HRR, HRQ,**  
**HMR,** etc.]...

Nous prouvons ici l'intégration des trois mots dans la conception arabe (structurée en langue) du CHAUD:<sup>62</sup> “chaleur (solaire)” [cf. *NāJiR(at)* “brûlant(e) (jour, journée)” vs *HāJirat-*] & “ardeur du feu”, et leurs effets sur le vivant: “dessèchement” [*HaJiR* “végétation d.”], “cuisson” [cf. *'āJuRR* “brique cuite au feu, *JaRRat-* “jarre; pain cuit sous la cendre”, *MāJūR* “poterie”] et “soif” [cf. √**MJR**<sup>63</sup>]. Les rapporter tous trois à √**HJR** au sens de “quitter” n'est plus recevable qu'à titre d'introspection idiolectale. Les connotations individuelles, les associations mentales et contextuelles peuvent d'ailleurs s'introduire en langue, y compris par la récurrence consonantique et son interprétation “étymologique” par les locuteurs. Le cristal est apte à les prédire, puisqu'il inclut les virtualités de la composition. Allons plus loin: il donne à voir les

62. Le multigraphe associant les formulations arabes du CHAUD et du FROID est d'une complexité terrifiante, mais sa structuration évidente est propre à convaincre. √**SBR** et √**JLD** associent sans surprise les deux sensations opposées & la notion d'“endurance”, en les intégrant au système général.

63. Dans *MaJiRa*, la technique lexicographique a juxtaposé deux valeurs signalées ici: l'“enfure (de la brebis gravide au point de ne pouvoir se relever)” & la “soif inextinguible”. Si la seconde nous semble induite notamment de l'isosème **-JR-**, la première appartient à l'archi-isosème Labiale + **J** “grosueur” (cf. **-BJ-** en n. 2). On voit que la polysémie d'un terme signale le croisement - pas nécessairement l'intersection! - de plusieurs (archi-) isosèmes (homophones ou non).

harmoniques du son radical, le halo sonore et poétique dont s'entourent, cernés par leurs alternances possibles, les composants des mots. Il aide de la sorte à définir les fondements sémiotiques de la *poéticité* qu'on ne peut réduire à une musicalité purement acoustique, à cette "euphonie" dont abusent les explications du choix des consonances. Dans un système symbolique, il est au moins légitime de rechercher les voies du sens. . .

Si nous reprenons le sempiternel exemple  $\sqrt{\mathbf{KTB}}$ , ce n'est pas *maKTaBat*- "bibliothèque; librairie" qui remet en cause l'équivalence hâtive  $\mathbf{KTB} = \text{"écrire"}$ , parce qu'effectivement il dérive de *KiTāB* "écrit; livre" et non d'une abstraction.<sup>64</sup> C'est plutôt *KaTaBa* au sens de "serrer et nouer fortement l'orifice d'une outre (avec une ficelle ou une courroie)" ou *KaTTaBa* II "lier/nouer les pis d'une femelle". C'est plus encore *muKTawTiB* XII "enflé, gonflé; empli/bourré de qqch". Bien entendu, par une solution ad hoc, on découvrira toujours quelque biais ingénieux pour ramener au "sens de la racine" les pièces du jeu (semblait-il) égarées; on ne parviendra jamais de la sorte à découvrir les règles ou lois du système. Les vocables arabes sont enchâssés par la tradition dans une mosaïque de racines reliées par la dérivation, l'affixation (et de rares cas de composition). Leur paralysante polysémie montre que ce système lexical s'organise moins *en surface* autour de schèmes et d'intersections abstraites de 3/4 consonnes qui tendraient à le fragmenter, à le calcifier et, de proche en proche, à le scléroser, qu'il ne se manifeste *en profondeur* dans son ampleur inégalée, à travers un immense réseau de corrélations sémiotiques dont les formes concrètes, mesurables comme tout labyrinthe, s'offrent à la découverte et à l'exploitation.

**Saturation ou non de la combinatoire:** Une nouvelle hy-

---

64. V. P. Larcher, *op. cit.*, pp. 301-4. La démonstration générale de l'article aide à clarifier le niveau de surface **R-S** du lexique en revisitant les rapports dérivationnels. Rien n'y aborde le niveau profond, et la polysémie notamment est traitée dans cette seule problématique morpholexicale (et non pas sémiotique).

pothèse nous reste à vérifier. Les signifiés d'un vocable (ou paradigme) polysémique tendent-ils à saturer les combinaisons potentielles? S'il en était ainsi, les circuits mis au jour par notre analyse seraient *tous* pertinents au niveau général du système: les uns pour tel signifié d'un **R** donné; les autres pour tel autre - les empiètements demeurant possibles bien entendu. C'est improbable. Nous avons fait des sondages en ce sens. Les deux valeurs disjointes d'*iHRanJaMa* "s'entasser à la hâte..." & "hésiter à faire ce qu'on voulait puis s'en abstenir", une fois portées sur un multigraphe commun, manifestent deux exploitations différentes des 25 séquences potentielles, sans dépasser 18 au total (v. n. 41).

Mais si on élargit l'examen au sous-ensemble lexical où s'intègre la combinaison étudiée, on observe en effet la tendance évoquée à la saturation, c'est-à-dire à l'exploitation maximale des moyens offerts par la combinatoire. Dans  $\sqrt{\underline{\text{DNB}}}$  au sens de "défaut, vice", **-DN-** (*DaN*, *DīN* "idem") et **-D...B-** (*DāB*, *DayB* "idem") sont pertinents; **-NB-** ne l'est pas. Mais si nous l'intégrons dans le champ de la FAUTE (v. n. 38 et 60), on relève la présence de *'NB* II et *wNB* II "blâmer, réprimander" (et par alternance radicale:  $\sqrt{\underline{\text{TRB}}}$ ,  $\sqrt{\underline{\text{TLB}}}$  "reprocher, réprimander sévèrement", corrélés eux-mêmes à *TNy* II "blâmer, critiquer").

Notre démarche permet enfin d'établir le *rapport structuré entre "synonymes" ne présentant pas de radicales communes*. Il suffit que des combinaisons intermédiaires de séquences les relie et en fassent un tout.<sup>65</sup> Ainsi dégage-t-elle peu à peu, sous la dispersion apparente des mots, sous la fluctuation des formes, la logique interne du système lexical. Par ex. le premier des jours les plus froids de l'hiver (*'ayyām al-εajūz*)<sup>66</sup>

65. Comme deux murs opposés, sans contact aucun, font, par les deux murs adjacents et le toit qui les réunit, une maison hors d'eau.

66. Interprétés dans l'ensemble du monde arabe comme les "jours (ou le froid) de la vieille", cette période pouvant être fatale aux vieillards. Une variante répandue parle, elle, du loup (cf. le français "froid de loup"). Or, l'arabe classique donne la valeur "loup" à *εaJūZ* entre autres accep-

s'appelle *SiNN*. Il est relié à *BaRD* "froid" par différents circuits. Le plus court soude deux séquences dans le nom du deuxième jour de la dite période: *SiNNaBR*;<sup>67</sup> un autre, moins direct, passe par *SuNBūr* "vent froid" et  $\sqrt{\text{SBR}}$  au sens de "froid intense; coeur de l'hiver". Nous ne pouvons détailler davantage d'autres circuits plus complexes où la séquence ternaire **-SRD-** (v. supra) tient sa place. La composition séquentielle en est évidente.

### Conclusion

Les vocabulaires spécifiques qui traversent les champs notionnels sont comme eux structurés, et nous le montrerons plus tard si Dieu veut. Citons parmi les domaines explorés à ce jour la **quantification**, les **localisations spatiales**, les **voies de communication**, les **modes de déplacement**, les **groupes (humains & animaux)**, le vocabulaire de certains animaux familiers des Arabes comme le **chameau**, le **cheval**, le **lion** et le **loup**, les champs du **mal**, de la **méchanceté**, de la **colère**, de la **tromperie**, du **partage**, de la **richesse**, de la **confrontation**, de l'**abstention**, des **quatre éléments**, de la **lumière** et des **ténèbres**, de la **chaleur** et du **froid**... Ce ne sont pas en arabe classique des répertoires, des notations éparses, quoiqu'il puisse en donner l'image par la *non-cohérence traditionnelle (lexicographique et grammaticale) des paradigmes radicaux*. Ce sont de vastes champs de signes dont le foisonnement recèle des règles de composition - telle, sous l'arabes- que, la géométrie du polygone étoilé. Les mots et les règles qui gèrent leur emploi ne sont que les affleurements de ces strates entrecroisées. Les structures de surface organisent le fonctionnement du langage, et les structures profondes, son soubassement sémiotique, sans lequel la pensée ne pourrait

---

tions multiples. Nous le signalons au passage pour enquête ultérieure.

67. Ibn Faris le rapporte à *SiRR* "froid" par infixation (comme toujours inexplicée) de **N** et de **B**. Cette étymologie prouve au moins son sentiment intuitif de la rémanence (**S**... **R**). Les parcours que nous signalons démontrent la radicalité de **N** et de **B** (dans le champ du FROID) où le grammairien médiéval voyait de simples *zawā'id*.

être transposée en signes communicables, en discours articulé. Car c'est là toute la difficulté des opérations pour *l'homo loquens*: passer, dans son rôle de locuteur, du continuum individuel et transcendant du Sens au discontinu socialisé et relativisé de la sémantique langagière, et vice versa lorsqu'il est auditeur.

L'étude des signifiés lexicaux montre qu'en arabe comme ailleurs, les notions n'ont pas de frontières discriminantes. On ne bascule pas de l'une dans l'autre, comme la vérité de Pascal de part et d'autre des Pyrénées. De même qu'en géographie linguistique, les aires de chaque variante se coupent et se recoupent si bien qu'on ne peut tracer de frontières de parlers que là où les limites des aires coïncident au maximum. Ce qui caractérise le système arabe (et sémitique), c'est que l'organisation en langue des signifiés est de nature sémiotique. L'enchaînement progressif des notions s'opère aux deux plans du signe. *Il est à l'oralité ce qu'est à la mise par écrit l'expression idéographique.* Sur le chemin de l'abstraction qui marque les structures de surface (cf. l'invention de l'alphabet chez les voisins de Phénicie), il reste chargé de toutes les associations d'idées et d'images qui font le langage intérieur. Le plus ancien arabe - privé d'écriture, répétons-le - a sans doute moins aligné, linéarisé les formules de la pensée que ceux qui disposaient de signes écrits. Les significations ne s'étant pas figées dans cette convention supplémentaire, le lexique a pu foisonner librement en se vascularisant à l'extrême dans ses profondeurs. Cette nouvelle hypothèse s'adresse au comparatisme sémitique. Il demeure que *la corrélativité du sens se manifeste en arabe concrètement par une structuration en réseau.*

Les circuits séquentiels qui innervent la totalité des signifiés, les regroupements de séquences en familles de mots porteurs d'une même notion, les champs qui les associent selon une vision spécifique des choses, tels sont les matériaux sur lesquels nous travaillons. Mais l'objet ultime de cette entreprise de fouilles (conduite par la théorie du *Naht 'akbar*) se situe en-

core au-delà. Il est de dégager les contours d'une culture orale moulée dans le langage qui l'a formulée. Au stade actuel de nos recherches, nous relevons par exemple les *isomorphismes du sens*, ou co-occurrences de signifiés dans des contextes différents. Ce que la polysémie des vocables laissait transparente, mais que les paradigmes à l'honneur ne permettent pas de traiter. Il semble possible "de reconstituer, à partir des corrélations lexicales, l'inscription systématisée en langue des corrélations de représentations".<sup>68</sup> La méthode préconisée, les outils mis en œuvre, la formalisation en cours de la théorie qui inspire cette recherche et prépare sa gestion informatique, seront exposés, si Dieu veut, dans un prochain article.

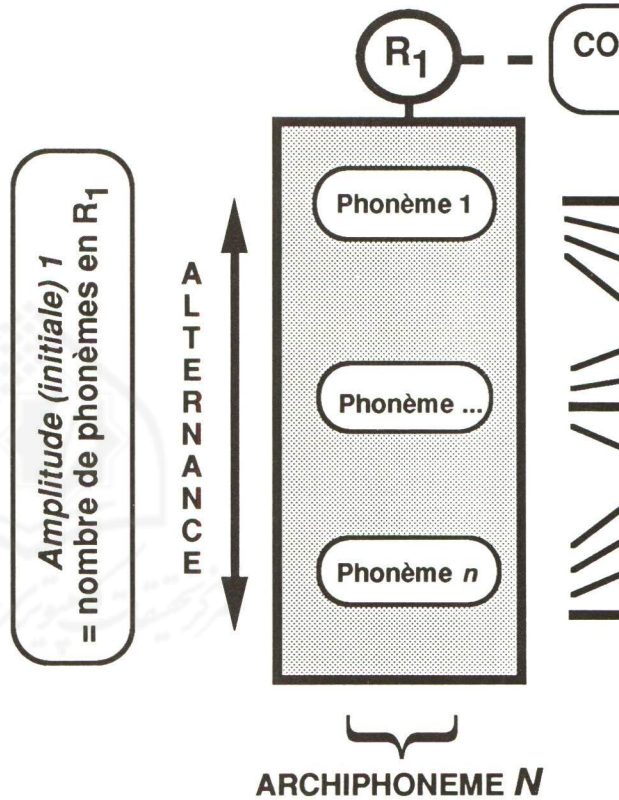


---

68. M. Barbot, *Du mot arabe ...* Les champs notionnels systématiquement explorés isolent peu à peu les *terrae incognitae* du système. Il importe de ne pas dénaturer, par des descriptions hâtives officialisant de fausses perspectives, les faisceaux de relations encore à découvrir entre l'acquis et l'inconnu.

# MESURES & CONCEPTS

Ex. des séquences binaires ( $R_1$   $R_2$ )



$R_1$  = position initiale de radicale ;  $R_2$  = position finale de radicale

*Isosème* = notion partagée par un certain nb de signifiés

Un *isosème* [ nom de notion ] est dit "de base  $n$   $n'$  ( $x$ )"

*Frontière isosémique* = limite entre deux isosèmes homophones

*Densité isosémique* = nb de paradigmes radicaux dont on dispose

*Archi-isosème* = intersection d'un faisceau d'isosèmes

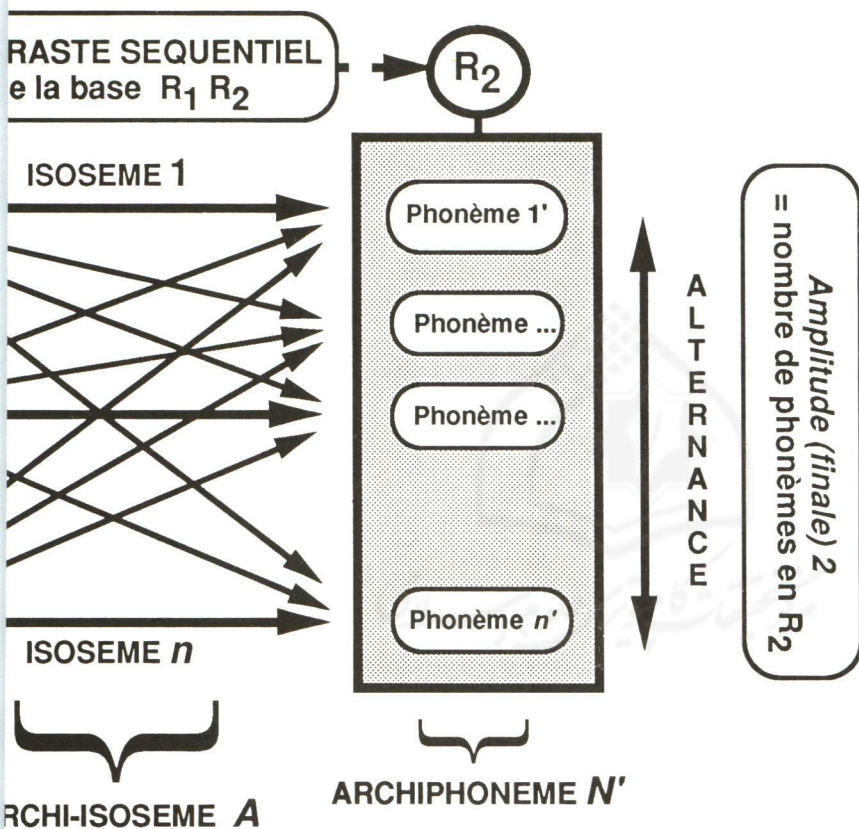
*Contraste d'amplitude* (séquentiel) =  $Amplitude\ 1 / Amplitude\ n$

*Densité archi-isosémique* = nb d'isosèmes définissant l'archi-isosème

*Magnitude sémique* = nb d'archi-isosèmes définissant le séme

# DES DE L'ANALYSE ISOSEMIQUE

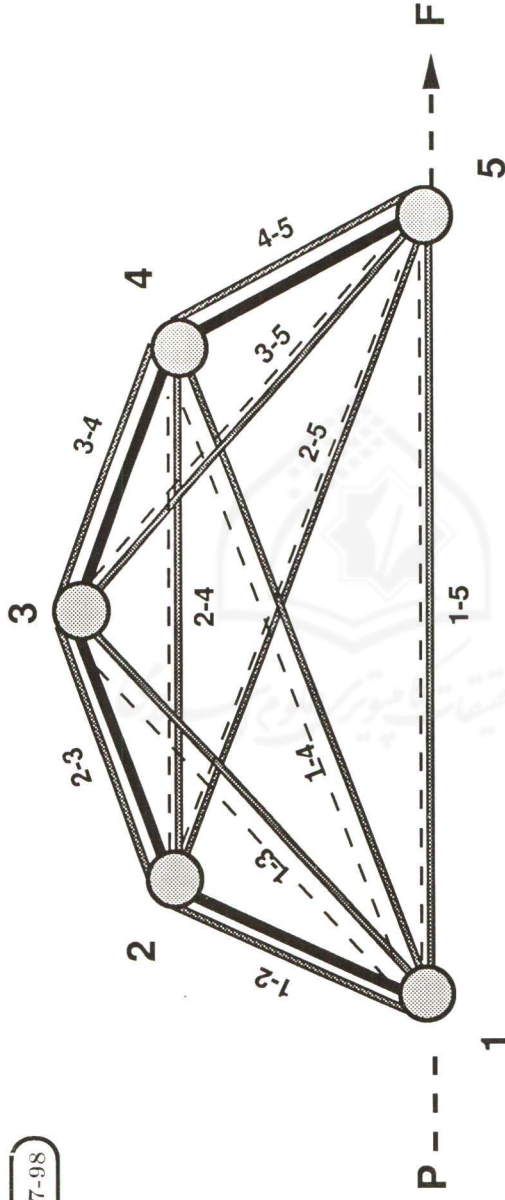
Luqmān 1997-98



cale -  $n n'$  [ $\in R_1 R_2$ ] = base (phonique) d'un isosème  
 caux comportant la même base de phonèmes  $n n'$   
 = nb des éventuels isosèmes homophones : 0, 2, ..., n ]  
 ones  
 tains signifiés lexicaux appartiennent à un isosème  $n$   
 ni par une séquence  $N N'$  ( et son *contraste d'amplitude* )  
 de 2  
 chi-isosème  $N$  ou  $N'$  ( $\leq \text{Amplitude } 1 \times \text{Amplitude } 2$ )  
 même d'un signifié lexical

# GENERATEUR DE RACINES par LIAISONS INTERRADICALES

Luqman 1997-98



CONTRASTE SIGNIFIANT ( entre 2 radicales )

RELATION DE CONTIGUITE ( idem )

RELATION DE REMANENCE [ ou CONTIGUITE ] ( idem )

DEUX RELATIONS SUCCESSIVES GENERENT UNE RACINE TRILITTERE;  
TROIS, UNE RACINE QUADRILITTERE.

CONTIGUITE & REMANENCE SE REDISTRIBUENT EN CONSEQUENCE.